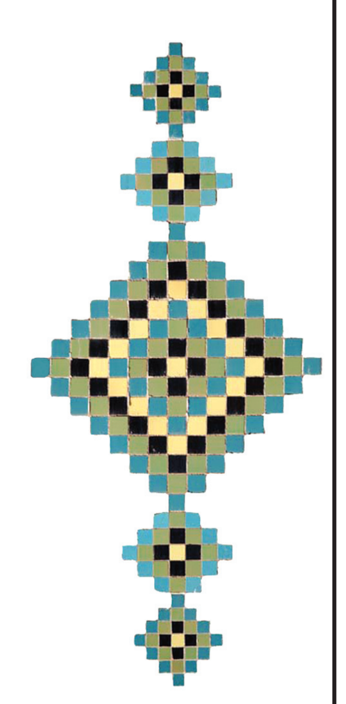
LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 128, Juillet 2016, 11e ANNEE
2000 TOMANS
5 €

L'Iran: terre de religions anciennes (I)



www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Ka'ba des zoroastriens, Naqsh-e Rostam, site archéologique situé à environ 5 km au nord-ouest de Persépolis, Fârs



www.teheran.ir





Premier mensuel iranien
en langue française
N° 128 - Tir 1395
Juillet 2016
Onzième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Reportage

CULTURE

Repères

Littérature

LECTURE

Récit

Poésie

Les religions iraniennes anciennes

Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Tombe de Bâbâyâdegâr, région de Dâlâhou, Kermânshâh*

Aujourd'hui, près de 95 % des Iraniens appartiennent à la branche chiite de l'islam, la religion officielle de l'Etat, et environ 4,4% à ses branches sunnite et soufie. Le 0,6 % restant regroupe des minorités religieuses non islamiques tels que les mandéens, les yarsanis, les zoroastriens, les juifs et les chrétiens. Les trois dernières religions minoritaires sont officiellement reconnues et protégées, et détiennent même des sièges au parlement iranien. On le sait, le zoroastrisme fut un temps la religion majoritaire du pays, mais ne compte aujourd'hui que quelques dizaines de milliers d'adaptes. Le christianisme, quant à lui, est la deuxième religion minoritaire non musulmane. Le judaïsme est l'une des plus anciennes religions d'Iran et sa pratique remonte aux temps bibliques. Les livres d'Isaïe, de Daniel, d'Esdras, de Néhémie, des Chroniques et d'Esther contiennent des références à la vie et aux expériences des juifs en Perse. Si l'Iran est aujourd'hui relativement homogène en matière de religions, naguère ce ne fut pas le cas. Le chemin fut en effet long, depuis les premiers cultes iraniens jusqu'à la stabilisation religieuse du pays après l'avènement de l'islam.

La mythologie persane contient des histoires et des contes anciens, mettant tous en scène des êtres extraordinaires ou surnaturels. Tirés du passé légendaire de l'Iran, ces récits manifestent leurs appartenances religieuse et culturelle à travers des thématiques récurrentes et des lieux communs tels que la confrontation du bien et du mal, les actions des dieux, les yazats, et les exploits des héros et des créatures fabuleuses. Et il est vrai que les mythes ont

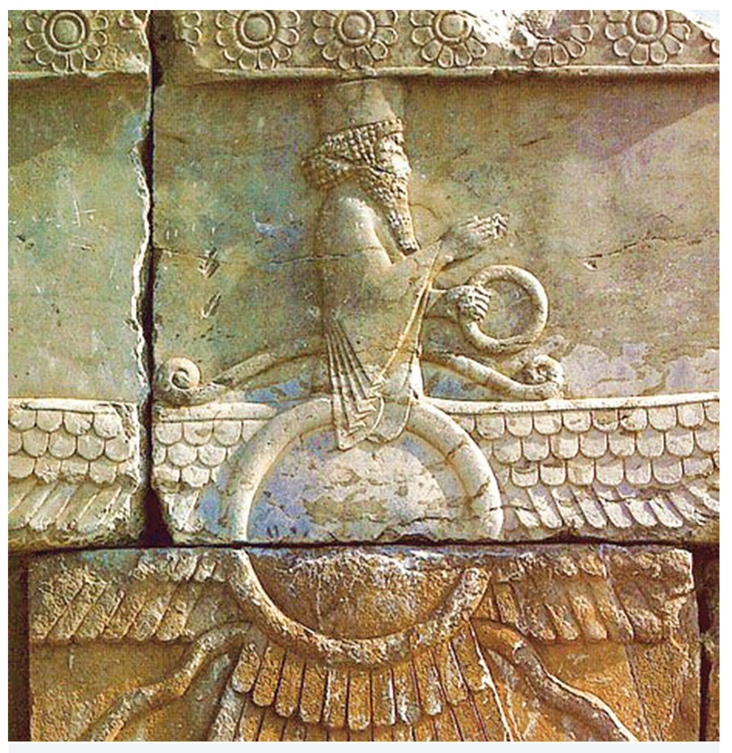
joué un rôle crucial dans la culture iranienne, notamment dans l'évolution historique des régions couvrant le Caucase, la Mésopotamie, l'Anatolie, et l'Asie centrale, au-delà des frontières de l'Iran actuel. Notons en particulier que les personnages de la mythologie perse sont fortement marqués par le dualisme, qu'ils tombent en somme, soit dans le camp du bien, soit dans celui du mal. La discorde résultante reflète les idéaux nationalistes de l'époque ainsi que les perceptions morales et éthiques de la période zoroastrienne, dans lesquelles le monde était perçu à travers le combat entre Ahriman le destructeur et ses hordes démoniaques, et le Créateur Ormuzd. Les croyances développées dans l'Iran ancien résultaient aussi, notons-le, de l'évolution des cultures indépendamment les unes des autres. Par exemple, la cosmo-mythologie des peuples restés dans les steppes d'Asie centrale et le plateau iranien était dans une grande mesure et contrairement à celle des Indiens, davantage axée sur des groupes de deux divinités et moins sur les divinités individuelles.

> Le judaïsme est l'une des plus anciennes religions d'Iran et sa pratique remonte aux temps bibliques. Les livres d'Isaïe, de Daniel, d'Esdras, de Néhémie, des Chroniques et d'Esther contiennent des références à la vie et aux expériences des juifs en Perse. Si l'Iran est aujourd'hui relativement homogène en matière de religions, naguère ce ne fut pas le cas.

Les zoroastriens ont en Iran une histoire longue de quelques milliers d'années. Ils sont véritablement la plus ancienne communauté religieuse d'Iran ayant survécu jusqu'à nos jours. Avant la conquête arabo-musulmane de la Perse, le zoroastrisme était la principale religion du peuple iranien. Les populations



▲ *Musée d'Anthropologie des zoroastriens, Kermân*



▲ *Bas-relief d'Ahourâ Mazdâ , dieu suprême dans l'ancienne religion iranienne zoroastrienne au VIIe siècle avant J.-C.*

zoroastriennes principalement d'origine perse étaient concentrées dans les villes de Téhéran, Kermân et Yazd. Depuis la chute de l'empire zoroastrien sassanide et la conquête arabe de la Perse d'Iran, la conservation de leur foi par les zoroastriens n'a pas toujours été aisée. Ce qui, le temps aidant, a conduit à la naissance d'une communauté diasporique massive de zoroastriens à travers le monde. Avant ces derniers, les Iraniens de l'ancien temps adoraient les éléments naturels tels que la lumière du soleil et le tonnerre avant de porter finalement leur attention à un dieu unique, cela sans cesser de reconnaître l'existence des autres divinités. Le prophète Zoroastre parvint à réformer les croyances religieuses iraniennes en une forme d'hénothéisme. Les Gathas, hymnes d'Avesta de Zoroastre, introduisirent les idées monothéistes en Perse. Les Vedas et l'Avesta servirent à retrouver des ressources importantes pour la découverte des croyances et des idées aryennes.

Les textes les plus importants de cette religion sont ceux de l'Avesta, qui comprend les écrits de Zoroastre connus sous le nom de Gathas, des poèmes énigmatiques qui définissent les préceptes de la religion, et le Yasna, l'Écriture des actes rituels du zoroastrisme. Zoroastre proclamait l'existence d'un seul Dieu, force singulièrement créative et cause du maintien de l'Univers: Ahourâ, le Seigneur Créateur, et Mazdâ. En face, à l'opposé d'Ahourâ Mazdâ, on trouve Angra Mainyu, ou l'esprit en colère. L'Écriture post-zoroastrienne introduit de plus le concept d'Ahriman, le diable, personnification d'Angra Mainyu.

Le zoroastrisme ou mazdayasna, est l'une des plus anciennes religions du monde, combinant dualisme cosmogonique et monothéisme eschatologique. Attribué aux enseignements du prophète iranien Zoroastre (ou Zarathoustra), il exalte le dieu de la sagesse, Ahourâ Mazdâ. Il est conceptuellement caractérisé par des éléments tels que le messianisme, le ciel et l'enfer, et le libre arbitre. Cette religion influença les autres systèmes religieux, y compris le judaïsme du second Temple, le gnosticisme, le christianisme et l'islam. Avec des racines possibles datant du deuxième millénaire avant notre ère, le zoroastrisme entra dans l'histoire (connue) dès le Ve siècle et devint religion d'Etat dans les empires iraniens pré-islamiques jusqu'à la moitié du VIIe siècle avant d'être supplanté, nous l'avons noté, par l'islam.

Le culte de Mithra, le dieu iranien du soleil, de la justice, du contrat et de la guerre a influencé les croyances du peuple

dans l'Iran pré-zoroastrien. Les Grecs et les Romains considéraient Mithra comme le dieu soleil et le dieu des rois. Il était le dieu de la justice et de l'obligation mutuelle entre le roi et ses guerriers et, par conséquent, le dieu de la guerre. Très connue dans l'Empire romain au cours des IIe et IIIe siècles, cette divinité a été honorée en tant que patron de la fidélité. Après l'adhésion au christianisme de l'empereur Constantin au début du IVe siècle, le mithraïsme entra dans sa phase de déclin. Avant Zoroastre, les Iraniens étaient polythéistes, et Mithra était le plus important de leurs dieux. Au départ vénéré comme dieu du contrat et d'obligation mutuelle, il est également invoqué en sa qualité de dieu du serment. En outre, dans certains textes védiques indiens, le dieu Mithra apparaît à la fois comme «ami» et comme «contrat». En bref, appelé médiateur, Mithra peut signifier tout type de communication entre les hommes et tout ce qui est susceptible d'établir et de maintenir de bonnes relations entre ces derniers.

Parmi les cérémonies de Mithra, la plus importante était le sacrifice du taureau. Quant à savoir si cette cérémonie a été pré-zoroastrienne ou non, les avis sont partagés. Zoroastre a par ailleurs dénoncé le sacrifice du taureau. Il semble en effet probable que la cérémonie était associée à l'ancien paganisme iranien.

> Le zoroastrisme ou mazdayasna, est l'une des plus anciennes religions du monde, combinant dualisme cosmogonique et monothéisme eschatologique. Attribué aux enseignements du prophète iranien Zoroastre (ou Zarathoustra), il exalte le dieu de la sagesse, Ahourâ Mazdâ.

Cette inférence est corroborée par un texte indien dans lequel Mithra participe à contrecœur au sacrifice d'un dieu nommé Soma, qui apparaît souvent sous la forme d'un taureau blanc ou de la lune. Sur les monuments romains, Mithra sacrifie à contrecœur le taureau blanc, qui est ensuite transformé en lune. Ce parallèle détaillé semble prouver que le sacrifice était pré-zoroastrien.



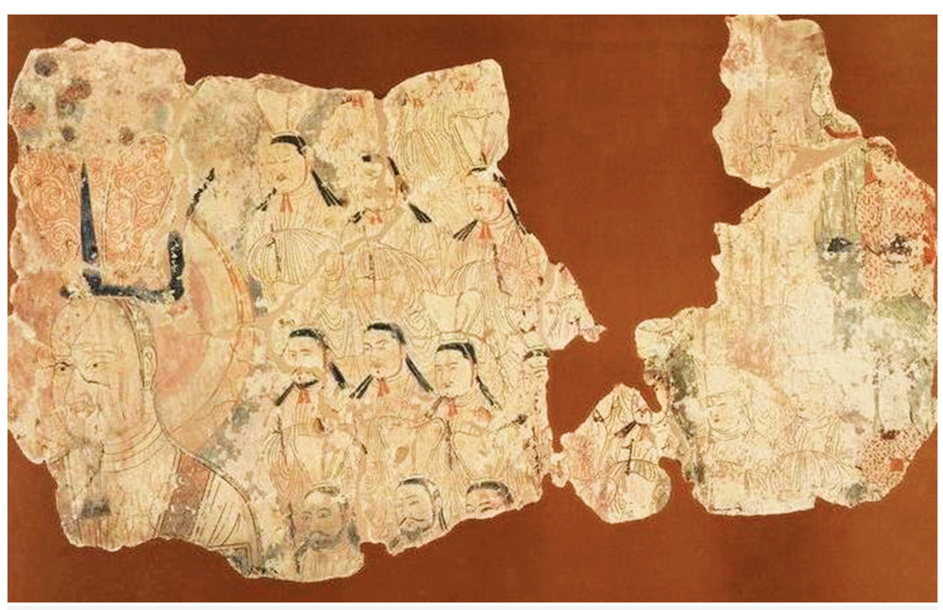
▲ *Temple du feu des Zoroastriens de la ville de Yazd*

A partir de Darius (522-486 av. J.-C.), les rois perses de la dynastie achéménide ont tous adopté le zoroastrisme. Mais Darius et ses successeurs n'avaient guère l'intention de créer des difficultés politiques en tentant d'éliminer les vieilles croyances encore chères au cœur de nombreux nobles. Ainsi, la religion de Zoroastre a été progressivement contaminée par des éléments de l'ancien culte polythéiste. Des hymnes (le Yashts) avaient été composés en l'honneur des anciens dieux dont un dédié à Mithra, où Dieu est représenté comme un observateur de la lumière céleste, gardien des serments, protecteur des justes dans ce monde et dans l'Au-delà. Dans la religion mixte de la période achéménide, les aspects zoroastriens dominaient clairement les aspects païens. Les aristocrates locaux dans la partie occidentale de l'ancien Empire perse avaient conservé leur dévotion à Mithra. Les rois et les nobles de la région frontalière entre les contrées gréco-romaines et le monde iranien se prosternaient encore devant lui jusqu'aux dernières heures de son existence. Le culte de Mithra, cependant, n'a jamais été populaire dans le monde grec, surtout à cause de l'inimitié entre ces derniers et les Perses.

Le mandéisme est une religion gnostique dont la vision du monde est fortement dualiste. En araméen «manda» signifie «connaissance», l'équivalent de la gnose grecque. Ses adeptes, les mandéens, vénèrent Adam, Abel, Seth, Enos, Noé, Shem, Aram et surtout Jean-Baptiste, mais rejettent Abraham, Moïse et Jésus. Les mandéens, d'origine pré-arabe et pré-islamique, ont émigré du Levant au sud de la Mésopotamie dans les premiers siècles av. J.-C. Ils sont sémites et parlent un dialecte araméen (oriental) connu sous le nom Mandaic. Ils peuvent ainsi être reliés aux Nabatéens païens, habitants araméens autochtones du sud de l'Irak. Les mandéens semblent s'être installés dans le nord de la Mésopotamie, mais leur religion a été pratiquée principalement autour des régions plus basses, autour du Kâroun,



▲ *Mandéens autour de la rivière Kâroun, Ahvâz, Khouzestân*



▲ *Peintures murales du manichéisme, Qocho, Chine*

de l'Euphrate et du Tigre ainsi que près des rivières qui entourent la voie navigable Chatt-al-Arab, une partie du sud de l'Irak et du Khouzestân. Le nombre de mandéens iraniens est un sujet de litige. Jusqu'à la Révolution islamique, les mandéens étaient principalement concentrés dans la province du Khouzestân, où la communauté existait historiquement au côté de la population arabe locale. Ils exerçaient principalement, et de génération en génération, la profession d'orfèvre. Après 1979, beaucoup d'entre eux sont allés chercher de nouveaux foyers en Europe et en Amérique du Nord. On comptait presque 70 000 mandéens dans le monde dont la quasi-totalité vivait en Irak jusqu'avant la guerre de 2003.

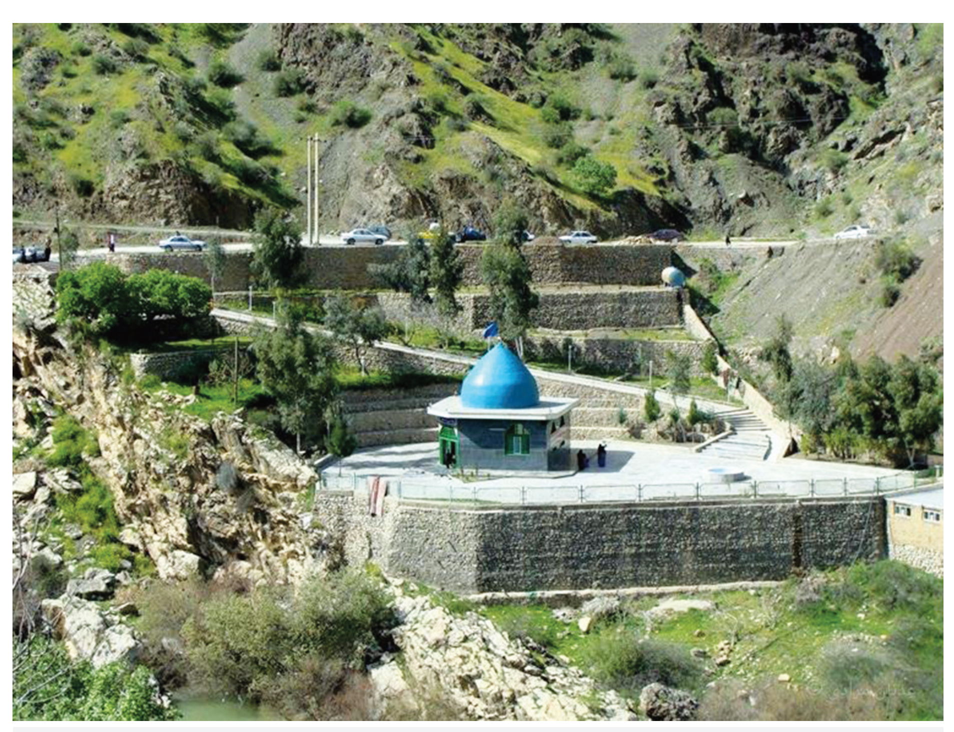
Le manichéisme était une religion fondée par le prophète iranien Mani qui enseignait une cosmologie complexe, dualiste, décrivant la lutte entre le bien (monde spirituel de lumière) et le mal (monde matériel des ténèbres). Les adeptes du manichéisme sont appelés, en particulier dans les sources anciennes, les manichées, ou plus récemment les manichéens. D'après cette religion, la lumière s'est progressivement retirée du monde de la matière et est retournée dans le monde de la lumière d'où elle est issue originairement. Ces croyances sont fondées sur les mouvements gnostiques et religieux mésopotamiens. Le manichéisme se répandit rapidement à travers les régions de langue araméenne-syriaque. Il a prospéré entre les IIIe et VIIe siècles, et à son apogée, a été l'une des religions les plus répandues dans le monde. Les églises et les écritures manichéennes ont atteint la Chine et à l'ouest, l'Empire romain. Cette religion a été brièvement la principale rivale du

Le manichéisme était une religion fondée par le prophète iranien Mani qui enseignait une cosmologie complexe, dualiste, décrivant la lutte entre le bien (monde spirituel de lumière) et le mal (monde matériel des ténèbres).

christianisme dans la compétition pour remplacer le paganisme classique. Le manichéisme a survécu plus longtemps à l'Est qu'à l'Ouest, et il semble avoir finalement disparu après le XIVe siècle dans le sud de la Chine. Alors que la plupart des écrits originaux du manichéisme ont été perdus, de nombreuses traductions et des textes fragmentaires ont survécu.

D'autres religions, quoique peu connues, ont également marqué l'histoire de la Perse, surtout le yarsanisme, l'aurvanisme et le culte de Mazdak. Ce dernier, par exemple, qui prétendait être le prophète d'Ahourâ Mazdak, était en fait un prophète non zoroastrien, réformateur iranien et militant religieux ayant acquis un pouvoir considérable sous le règne du roi sassanide Kavadh I au cours de la première moitié du Ve siècle.

D'autres religions, quoique peu connues, ont également marqué l'histoire de la Perse, surtout le yarsanisme, l'aurvanisme et le culte de Mazdak. Ce dernier, par exemple, qui prétendait être le prophète d'Ahourâ Mazdak, était en fait un prophète non zoroastrien, réformateur iranien et militant religieux ayant acquis un pouvoir considérable sous le règne du roi sassanide Kavadh I au cours de la première moitié du Ve siècle. L'autre religion, le yarsan (la religion du yarsanisme) est une religion syncrétiste fondée par le Sultan Sahak à la fin du XIVe siècle dans l'ouest de l'Iran. Ses partisans, dont le nombre était estimé à environ un million en 2004, sont regroupés principalement dans l'ouest de

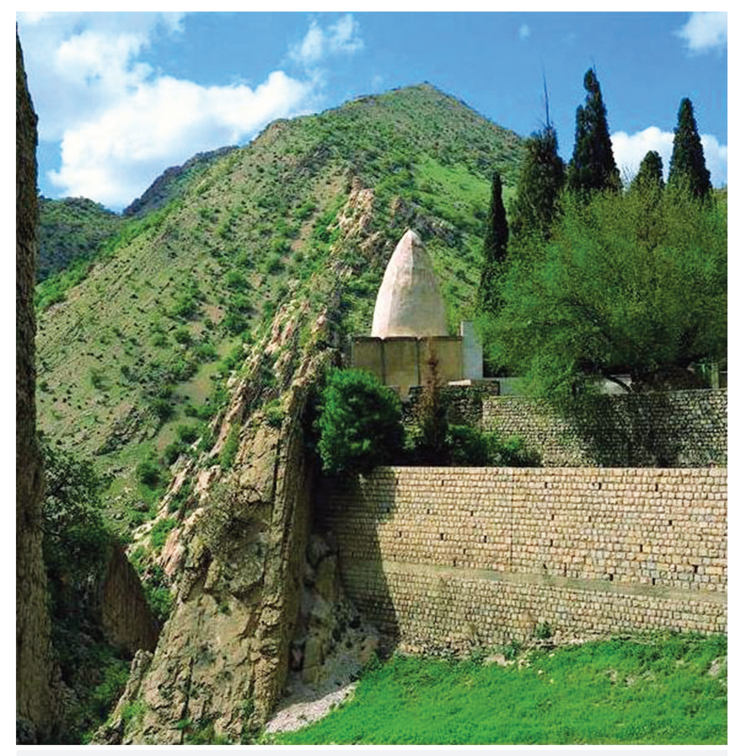


▲ *Mausolée de Dâvood Kaosavâr, l'un des disciples de la religion du yarsanisme, village de Zardeh, Kermânshâh*

l'Iran et de l'Irak, surtout parmi les ethnies kurdes de Goran. On compte également de petits groupes lors, azéris et des adeptes arabes. Certains yarsanis sont également présents dans le sud de la Turquie.

Quant au zurvanisme, il s'agit d'une branche aujourd'hui disparue du zoroastrisme dans lequel le culte de la divinité Zurvan (divinité créatrice) a engendré des jumeaux égaux mais opposés, Ahourâ Mazdâ et Angra Mainyu. Le zurvanisme est également connu comme le "zoroastrisme zurvanite", et peut être mis en contraste avec le mazdéisme, survivance du zoroastrisme. Dans le zurvanisme, Zurvan est perçu comme le dieu du temps et de l'espace infini appelé *aka* («un», «seul»). Zurvan a été dépeint comme un dieu transcendant et neutre, sans passion, qui ne faisait pas de distinction entre le bien ou le mal.

Les religions iraniennes antérieures à l'islam étaient dans leur majorité puissamment systématisées; elles furent autant philosophiques et morales que mythologiques; elles englobaient tous les aspects de la vie personnelle et sociale. Toutes les religions que l'Iran a vu naître, le zoroastrisme, le mithraïsme, le mandéisme, le manichéisme, le zurvanisme, etc. ont connu des périodes fastes au cours de l'histoire du pays et ont marqué durablement les régions voisines. De nos jours, certaines de ces dernières sont encore pratiquées mais dans leur grande majorité, elles ne représentent plus pour le pays qu'un arrière-plan culturel, historique et folklorique. ■



▲ *Tombe de Bâbâyâdegâr, l'un des disciples de la religion du yarsanisme, région de Dâlâhou, Kermânshâh*

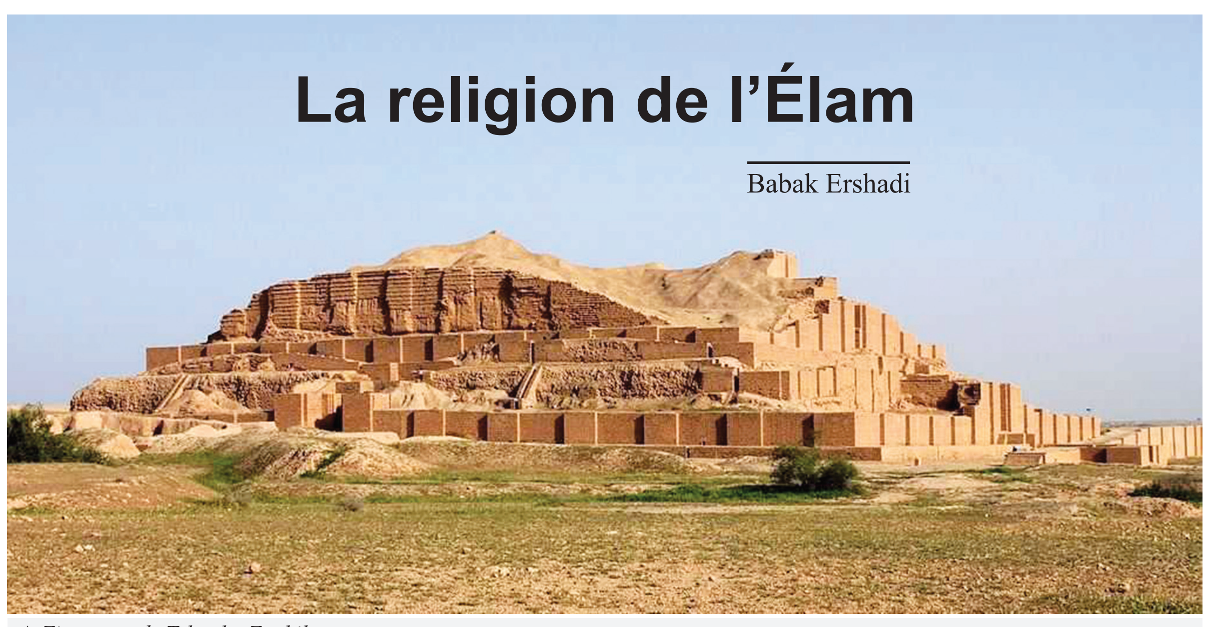
Toutes les religions que l'Iran a vu naître, le zoroastrisme, le mithraïsme, le mandéisme, le manichéisme, le zurvanisme, etc. ont connu des périodes fastes au cours de l'histoire du pays et ont marqué durablement les régions voisines.

Bibliographie:

- Cumont, Franz, *Les Mystères de Mithra*, Bruxelles, 1963 H. Lamartin, traduit par Thumas J.M.C Cormack N.Y, 1956, traduit par Hashem Razi, Behjat Publication, 1ère éd., 2001.
- Cumont, Franz, *Les Religions Orientales dans le Paganisme Romain, 1909*, traduit par Teymour Ghaderi, éditions Amirkabir, Téhéran, 2004.
- Duchesne-Guillemin, J., *Le Lieu de Cyrus*, Acta Iranica 3, Téhéran-Liège, 1974.
- Rey, Alain, sous la direction de Paul Robert, *Le Petit Robert des Noms Propres*, éditions Varèse, 1ère éd. 1974; 2e éd. 2003

La religion de l'Élam

Babak Ershadi



▲ *Ziggourat de Tchogha Zanbil*

Histoire

Notre connaissance de l'histoire élamite reste très largement fragmentaire, la reconstitution se basant principalement sur les sources de leurs voisins mésopotamiens.

L'histoire de l'Élam est traditionnellement divisée en quatre périodes, s'étendant sur plus de deux millénaires:

A) Période proto-élamite (de 3200 à 2700 av. J.-C.): à Suse, la période proto-élamite se termine par l'établissement de la dynastie d'Awan.

B) Période paléo-élamite (de 2700 à 1600 av. J.-C.): de la dynastie d'Awan jusqu'à la dynastie Epartide.

C) Période médio-élamite (de 1500 à 1100 av. J.-C.): le règne du Roi Untash-Napirisha (1345-1305) marque l'apogée de la puissance de l'Élam.

D) Période néo-élamite (de 1100 à 539 av. J.-C.): la période est caractérisée par l'influence perse; l'an 539 marquant le début de la période achéménide.

L'Élam est une civilisation ancienne du sud-ouest de l'Iran actuel, là où se situent aujourd'hui les provinces du Khouzestân et du Fârs. D'ailleurs, une province du sud-ouest iranien porte encore son nom, Ilâm. D'après les textes anciens, la civilisation daterait de la fin du IVe millénaire av. J.-C au Ier millénaire apr. J.-C.

Nos informations au sujet de la religion et des cultes élamites sont limitées et imprécises. Pourtant, nous savons que les Élamites appelaient leur pays «Hatamti» ou «Haltamti», ce qui signifiait «Pays de Dieu». Les populations élamites dispersées du point de vue géographique et politique s'unirent vers 2700 ans av. J.-C. et fondèrent leur royaume autour de leur capitale Suse. Jusqu'à la défaite face aux troupes assyriennes d'Assurbanipal (631 av. J.-C.) et la conquête perse (Ve siècle av. J.-C.), plusieurs dynasties régnèrent sur ce royaume de la Susiane. Les Élamites formèrent la plus grande civilisation du sud-ouest de l'Iran pendant plus de 2600 ans, de la période paléo-élamite (d'environ 2600 à 1500 av. J.-C.) à la période néo-élamite (environ 1000 à 539 av. J.-C.).

Avant l'apparition des religions mazdéennes en Iran, nos informations sur les religions de différentes régions du plateau iranien se limitent pratiquement

à la religion élamite, les habitants d'autres contrées n'ayant guère laissé de documents écrits sur leurs croyances. Les découvertes archéologiques ont mis à jour des textes anciens en élamite mais aussi des vestiges qui permettent aux spécialistes d'examiner les croyances religieuses de l'Élam. Les spécialistes se servent aussi des documents produits par des civilisations voisines en Mésopotamie pour étudier la culture et la religion élamites.

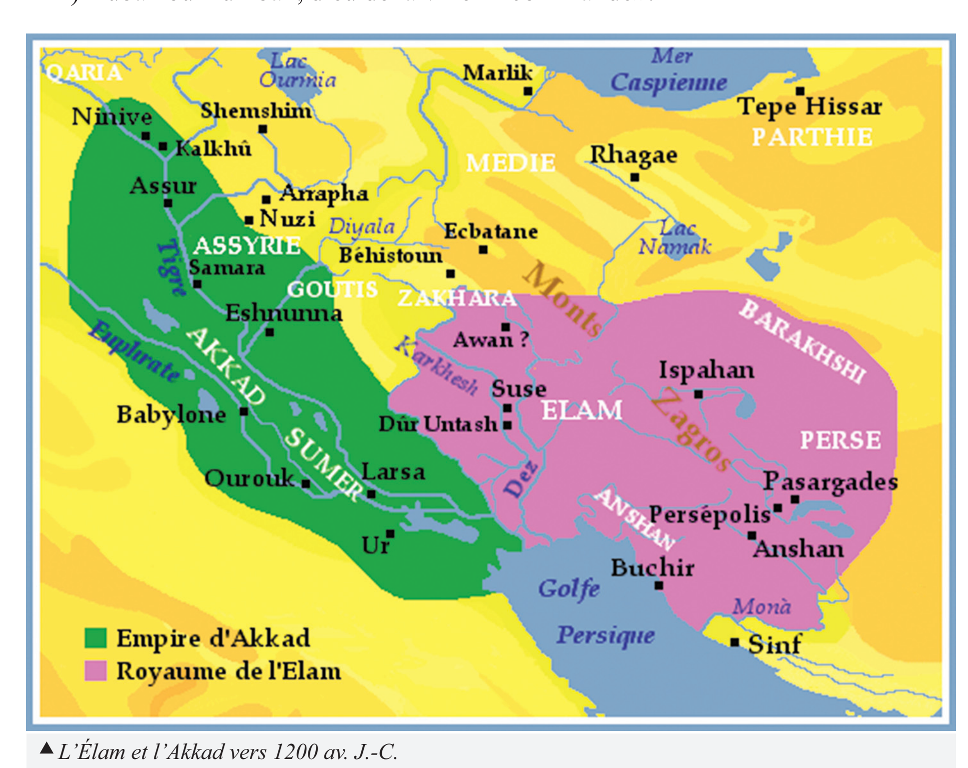
Tout porte à croire que la religion élamite était un polythéisme. Malheureusement, les noms de plusieurs dieux et déesses élamites n'ont été inscrits qu'en idéogrammes akkadiens, ce qui veut dire que ces transcriptions ne conservent pas la forme orale de ces noms.

Dans les documents royaux et administratifs, les noms de deux dieux sont le plus souvent mentionnés:

1) Huban ou Humban, dieu de la ville ancienne d'Awan (et d'une région du même nom). Awan était le siège de la première dynastie élamite. Les archéologues et les historiens n'ont pas pu localiser cette ville perdue qui devrait se trouver au nord de la Susiane, c'est-

Tout porte à croire que la religion élamite était un polythéisme. Malheureusement, les noms de plusieurs dieux et déesses élamites n'ont été inscrits qu'en idéogrammes akkadiens, ce qui veut dire que ces transcriptions ne conservent pas la forme orale de ces noms.

à-dire près de Dezful ou au sud du Lorestân actuel. «Huban» était donc le roi principal de cette dynastie élamite du IIIe millénaire av. J.-C. Dans le système d'idéogrammes akkadiens, son nom signifiait «grand» ou «celui qui commande».



▲ *L'Élam et l'Akkad vers 1200 av. J.-C.*

2) L'essentiel de nos informations sur la religion élamite vient de Suse et du royaume de Susiane. Là, existait apparemment une religion propre, avec un grand dieu appelé Inshushinak. Son nom signifiait littéralement «dieu de Suse». Mais aujourd'hui, nous ignorons si le culte d'Inshushinak a été populaire ou non dans d'autres régions élamites comme à Anshan (plus à l'ouest) ou à Awan (vers le nord). La déesse Shala, femme d'Inshushinak, était également vénérée par les Élamites.

De nombreux indices prouvent qu'il y avait des ressemblances et des différences entre la religion élamite et les religions mésopotamiennes. Mais il faut souligner que chaque période de la civilisation élamite a eu ses propres dieux. Comme nous l'avons déjà dit, Huban était le dieu principal de la dynastie élamite d'Awan. Dans des textes mésopotamiens, ce dieu élamite est comparé au dieu sumérien Enlil. La religion élamite accordait une place importante à la féminité. A côté de Huban, il faut sans doute parler aussi de la déesse Pinikir, qui avait une fonction de déesse-mère. Au début de la période paléo-élamite (2300 av. J.-C.), elle constituait un couple divin avec Huban. Les Élamites accordaient, comme les Mésopotamiens, une place importante à la magie, aux forces du monde d'En-Bas, et vouaient un culte au serpent.

Les archéologues ont découvert un traité de paix entre le roi d'Awan, Hita ou Khita (vers 2250 av. J.-C.) et le roi Naram-Sin d'Akkad. Les experts estiment que ce traité, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre, date de 2223 av. J.-C. Ce document porte les noms de presque toutes les divinités élamites, vénérées jusqu'à la défaite de l'Élam en 631 av. J.-C. face aux troupes assyriennes d'Assurbanipal. Ce document prouve aussi que pendant une période de 1500 ans, le panthéon de la religion élamite est demeuré plus ou moins inchangé.

Les six colonnes du traité entre Khita et le roi d'Akkad, rédigé en cunéiforme, portent les noms de 37 dieux et déesses des Élamites. Khita les prend pour témoins de son amitié pour le roi d'Akkad. Dans ce texte, une place privilégiée est donnée à une déesse: Pinikir. Le traité commence avec cette phrase: «Ecoute! Ô déesse Pinikir! Et vous, les dieux bons du ciel!» En effet, dans le panthéon élamite, la divinité supérieure était une déesse, qualifiée de «Celle qui commande le ciel». D'après les Élamites, cette divinité supérieure avait le pouvoir de faire peser sa malédiction sur les humains. Pour les peuples mésopotamiens, Pinikir était une équivalente d'Ishtar (déesse akkadienne, babylonienne et assyrienne) ou d'Inanna (déesse sumérienne).

D'après les spécialistes, il n'y a aucun

▲ *Tablette: traité d'alliance conclu entre Naram-Sin d'Akkad et Kitta, roi d'Élam, Musée du Louvre*



▲ *Bas-relief de Kul-e-Farah*

doute que pour les Élamites, Pinikir était la «Mère vénérée de tous les dieux». Ils estiment que la supériorité de cette divinité féminine serait un signe de l'existence d'un régime social matriarcal dans les communautés élamites. Certains savants croient que Pinikir, déesse ancienne élamite, fut supplantée plus tard par une autre déesse principale des Élamites: Kiririsha.

D'après les rares documents qui ont été découverts dans les fouilles archéologiques, il semble que la déesse Kiririsha apparut d'abord dans un texte paléo-élamite (XIXe-VIIe siècles av. J.-C.), mais cette déesse n'occupa sa place centrale dans la religion élamite qu'à partir de la période médio-élamite (XIVe-XIIe siècles av. J.-C.).

Les historiens ont découvert que Kiririsha fut d'abord la grande déesse locale des Élamites qui vivaient sur les côtes du golfe Persique, surtout dans la ville antique de Liyan (Boushehr actuelle). Mais au fur et à mesure, cette déesse étendit son influence et devint aussi la grande déesse de Suse. Les rois élamites construisirent de nombreux temples pour elle. A Suse, elle était surnommée «Mère des dieux» ou «Dame

L'essentiel de nos informations sur la religion élamite vient de Suse et du royaume de Susiane. Là, existait apparemment une religion propre, avec un grand dieu appelé Inshushinak. Son nom signifiait littéralement «dieu de Suse». Mais aujourd'hui, nous ignorons si le culte d'Inshushinak a été populaire ou non dans d'autres régions élamites comme à Anshan (plus à l'ouest) ou à Awan (vers le nord). La déesse Shala, femme d'Inshushinak, était également vénérée par les Élamites.

protectrice du grand temple».

Pourtant, il faut éviter de confondre Kiririsha avec la déesse ancienne Pinikir. En réalité, la première prit la place supérieure de la seconde, sans la faire disparaître. Vers 1250 av. J.-C., le roi de Suse fit construire en même temps un temple pour Pinikir et un autre pour Kiririsha» à Dur-Untash (appelé aujourd'hui, Tchogha-Zanbil). Une œuvre de bronze, conservée au Musée du Louvre, porte les noms des deux déesses et énumère les temples qui furent dédiés séparément à ces deux divinités.

Il faut souligner aussi que dans la langue élamite, Kiririsha, n'était pas un nom propre, mais un nom commun qui signifiait littéralement «grande déesse». Au début, chaque région élamite avait sa propre déesse-mère et protectrice. Tout porte à croire que pendant les périodes plus anciennes, les déesses furent les divinités principales des communautés élamites. Mais vers le deuxième millénaire avant notre ère, les déesses cédèrent progressivement leur place privilégiée aux divinités masculines, sans disparaître pour autant du panthéon élamite.

Dans le traité de paix du roi Khita avec le souverain d'Akkad, le nom de Huban occupe la deuxième place après la déesse Pinikir. Huban était «Seigneur du ciel» et mari de la déesse-mère qui portait le même titre au féminin. Huban a été un dieu vénéré à toutes les époques et dans toutes les régions élamites. Il était considéré comme protecteur et tout-puissant. C'était aussi lui qui donnait force et légitimité au roi.

Les dieux protecteurs des villes étaient les plus grands adversaires de Huban. Le plus important était sans doute Inshushinak, dieu de Suse. Inshushinak est passé du statut de dieu local à celui de dieu principal quand Suse s'est définitivement imposée comme la capitale de la Susiane et de l'Élam. Ainsi,



▲ *Bas-relief de Kul-e-Farah*

Inshushinak a été considéré à égalité avec Huban. Dans le traité de Khita avec le roi d'Akkad, son nom occupe la sixième place.

Pendant la période médio-élamite, Huban, Kiririsha et Inshushinak formaient un triangle divin. Les deux premiers gardèrent toujours leur place privilégiée par rapport à Inshushinak, tandis que le dieu de Suse ne fut jamais placé en haut de ce triangle.

Pourtant, les surnoms donnés par les Élamites au Dieu de Suse montrent la place profonde qu'il occupait dans leur cœur. Pour eux, il était le «père des pauvres». Comme Huban, il était aussi considéré comme un roi. Vers le Ve siècle avant notre ère, Inshushinak était vénéré en tant que protecteur des dieux du ciel et de la terre. A Suse, la liste des dieux et des déesses du panthéon commençait naturellement avec le nom d'Inshushinak. Or, dans d'autres villes élamites, le nom du dieu local était naturellement placé plus haut que celui du Dieu de Suse. Pourtant, dans toutes les communautés élamites, les gens juraient en son nom.

Parmi toutes les divinités élamites, il nous paraît que le dieu de Suse Inshushinak a été celui qui avait la plus grande influence sur les fidèles et qui suscitait le plus de ferveur. Dans les textes religieux des Élamites, les dieux et les déesses étaient toujours invoqués dans un langage officiel, mais dès que le nom d'Inshushinak y apparaissait, le texte prenait un ton émotif.

Tchogha-Zanbil était un grand temple fondé vers 1250 av. J.-C. par le roi Untash-Napirisha. Le roi donna l'ordre d'accrocher des milliers de prières et de textes spirituels sur les murs du temple. Les plus émotifs sont sans doute ceux qui invoquent Inshusshinak: «Est-il possible que ce dieu, Inshushinak, ait le désir de s'approcher de nous, de nous donner sa grâce et de réaliser sa parole?»

Revenons encore une fois au traité de paix du roi Khita avec le roi d'Akkad. Dans ce texte, après les noms de Pinikir et de Huban, la troisième place est attribuée non pas à Inshushinak (sixième sur la liste), mais à un dieu étranger, celui d'Akkad. Il est certain que le roi d'Awan voulait, pour des raisons politiques et diplomatiques, obtenir la faveur du roi Naram-Sin, mais il faut souligner ici que pendant les périodes où l'Élam fut dominé, entièrement ou partiellement, par les puissances mésopotamiennes, les divinités akkadiennes, sumériennes ou babyloniennes entrèrent dans les religions élamites.

> Dans le traité de paix du roi Khita avec le souverain d'Akkad, le nom de Huban occupe la deuxième place après la déesse Pinikir. Huban était «Seigneur du ciel» et mari de la déesse-mère qui portait le même titre au féminin. Huban a été un dieu vénéré à toutes les époques et dans toutes les régions élamites. Il était considéré comme protecteur et tout-puissant. C'était aussi lui qui donnait force et légitimité au roi.

Les Élamites effectuaient des offrandes rituelles à leurs divinités. Nous connaissons deux types de sacrifices d'animaux réalisés à l'occasion d'un festival religieux dédié à la «Grande Dame» qui est sans doute Pinikir ou Kiririsha. Les cérémonies avaient lieu chaque année, à la première nouvelle lune de l'automne. Les meilleurs moutons du début de l'automne étaient choisis pour être sacrifiés lors d'une cérémonie appelée Goshom. L'autre cérémonie de sacrifice était pratiquée chaque année au



▲ *Bas-relief de Kul-e-Farah*

milieu du printemps. Lors de ces cérémonies appelées Shimot, un taureau était offert aux divinités.

Les six bas-reliefs élamites de Kul-e Farah, découverts près de la ville d'Izeh dans le Khouzestân, montrent les différentes scènes d'une cérémonie d'offrande à la déesse Niarzina. Les bas-reliefs de Kul-e Farah portent plus de 400 figures humaines qui participent à des scènes différentes d'une cérémonie de sacrifice d'animaux. Nous les voyons en train de porter des idoles, de sacrifier des animaux, de prier et de jouer de la musique.

Les six bas-reliefs élamites de Kul-e Farah, découverts près de la ville d'Izeh dans le Khouzestân, montrent les différentes scènes d'une cérémonie d'offrande à la déesse Niarzina. Les bas-reliefs de Kul-e Farah portent plus de 400 figures humaines qui participent à des scènes différentes d'une cérémonie de sacrifice d'animaux. Nous les voyons en train de porter des idoles, de sacrifier des animaux, de prier et de jouer de la musique.

Le premier bas-relief comprend un texte de 24 lignes en cunéiforme. Certains autres bas-reliefs portent aussi de courtes épigraphes.

D'après le texte en cunéiforme, sur le premier bas-relief, le texte mentionne le nom du roi Hanni, fils de Tahhi, ce qui suggère que le bas-relief appartiendrait au VIIe siècle avant notre ère. En effet, le roi occupe la place centrale du bas-relief néo-élamite. Derrière lui se tiennent deux personnages que le texte décrit comme deux fonctionnaires: un ministre et un commandant militaire. D'après le texte élamite, le ministre s'appelait Shutruru Shutrurura. Devant le roi, on voit trois musiciens, l'un bat le tambour et les deux autres jouent de la harpe. Au-

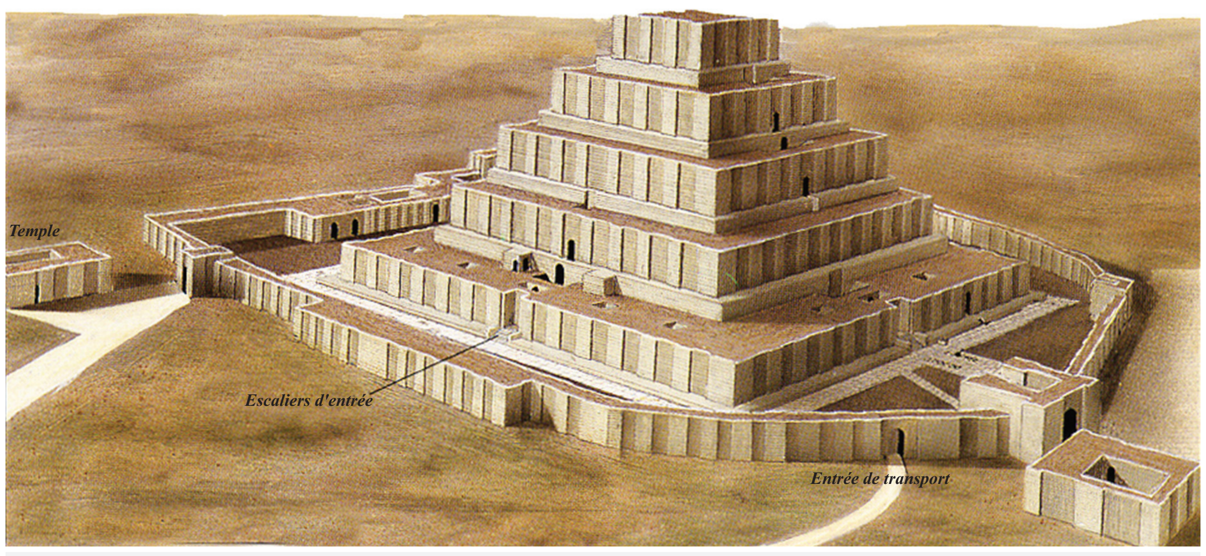
dessous des musiciens, nous voyons d'abord un chasseur et un bouquetin, puis trois prêtres qui font marcher deux taureaux et un bouquetin. Sous leurs pieds se trouvent les têtes de trois animaux immolés.

Le deuxième bas-relief ne porte pas d'inscription. Il montre un homme - probablement un roi ou un prêtre - qui élève ses mains en signe de prière devant une scène de sacrifice. Devant lui, un homme est en train d'immoler un taureau. Six autres animaux immolés sont rangés devant le prêtre. Derrière lui, quatre hommes se tiennent debout par respect.

Les Élamites n'ont jamais gravé sur la pierre les images de leurs principales divinités. Les informations portant sur les cérémonies religieuses élamites sont disparates. Selon les historiens, le problème provient évidemment du niveau de connaissances à propos de la civilisation élamite, mais aussi de la nature des croyances religieuses des Élamites. Selon la tradition, les Élamites évitaient de prononcer ou d'écrire les vrais noms de leurs dieux et déesses. Il leur était aussi interdit de décrire avec précision les divinités. Pour désigner les dieux et les déesses, les Élamites se servaient donc de leurs surnoms.

Les spécialistes ont découvert que la langue élamite est sans rapport avec les groupes linguistiques voisins. Elle n'appartient ni aux langues sémitiques, comme l'akkadien, ni aux langues indo-européennes, comme le hittite ou le persan ancien, ni aux langues afro-asiatiques non sémitiques (langues hamites) et n'a pas de rapport non plus avec le sumérien voisin.

Leur religion, quant à elle, n'a pas de parenté directe avec les religions des peuples voisins. Comme leur langue, leur religion a disparu au fil du temps, bien que l'écriture cunéiforme élamite resta utilisée pendant au moins deux siècles, en tant que l'une des écritures officielles de l'Empire des Achéménides. Le panthéon élamite comprenait certaines divinités mésopotamiennes introduites lors des invasions de la Susiane. La religion Élamite n'était pas structurée et il existait un ensemble de divinités provenant des différentes régions de ce pays. ■



▲ *Ziggourat de Tchogha Zanbil*

Qui est Mehr?

Gilles Lanneau

Il est né dans une grotte, un 25 décembre, fut entouré par des bergers, accomplit des miracles, un sacrifice, s'envola vers les cieux.

Vous croyez connaître la réponse...

Non, vous avez faux! Allons plus loin.

Son sacrifice sera celui d'un taureau blanc, son envol sera conduit par des chevaux ailés. Quant à son origine, elle est incalculable. Sa première mention remonte à 1340 avant notre ère, environ, gravée sous un nom différent. Elle officialisait un accord de paix entre deux royaumes[1], dans la Turquie actuelle, prenant à témoin en sus de sa personne quelques divinités complices venues de l'Inde[2].

Un dieu oriental donc, et pas tout jeune, atterri aux portes de l'Occident.

Mais la grotte, les bergers, les miracles... L'étoile qui guidera les rois mages, nous le verrons plus loin?

▲ *Mithra sacrifiant le taureau*

Reculons dans le temps. Mehr est un dieu né en Iran, dans la chaîne du Zagros, cette barrière acérée où s'achève la Mésopotamie. Dieu difficile à débusquer, ayant porté un autre nom à l'origine, puis quelques autres ensuite. Un nom facile à retenir, exprimant par sa prononciation un dieu viril, voire agressif, foncièrement masculin. Un de ces noms du premier langage de l'humanité, monosyllabiques, vibrants, percutants. Bag, qui deviendra ensuite Baga[3]. Faut-il le rapprocher du provençal *bagarro*, bagarre?

Un autre nom lui sera assimilé dans sa contrée d'origine: *bog*, le grand, le fort. Il sera à l'origine de l'anglais *big*, mais aussi du persan *bozorg*. Nous le retrouverons dans les pays slaves ultérieurement, désignant la divinité. Les Bogomiles, «Amis de Dieu», apparus au Xème siècle en Bulgarie, ne seront pas sans influence sur le mouvement cathare, un peu plus tard.

Bag et Bog se sont donc exportés en Europe. Nous les découvrirons dans des divinités celtiques aux noms approchants: Lug, Dagd, Dagda, Baginatus, Boudiga..., traduisant une origine indo-iranienne. Ils désigneront aussi des montagnes, lieux de manifestation de la divinité, comme dans leur pays d'origine. Et seront associés à un culte taurin, comme ils l'étaient aussi dans les monts du Zagros. Le Mont Bégo, au sud des Alpes, bastion ultime, paratonnerre de sa région, introduit par le col de «Turini»; et ses quarante mille pétroglyphes axés sur ce culte taurin. Le fameux Bugarach, pourquoi pas, qui défraya un temps la chronique. Et pour boucler la boucle, les noms «Zagros», «ziggourat», exprimant la grandeur, la verticalité, ne sont pas loin de cette racine si singulière.

Un dieu rustique, des montagnes... Le culte de Mehr se rendait sur les monts, ou sous les monts, dans des cavernes le plus souvent. L'entrée de ces cavernes était précédée d'une arche dans le massif du Zagros, d'où leur nom: *Dar-e Mehr*, la Porte de

Mehr. Une porte qui nous introduira au plus profond de la matière, jusqu'à son point ultime, nous le verrons.

Il semble évident, comme nous l'avons évoqué, que nous sommes retournés à l'origine de la parole, s'exprimant par des sons vibratoires. Des mantras en quelque sorte. Bag est dur, Mehr est doux, l'un exprime le combat, la survie dans un monde primitif, l'autre exprime la douceur, l'harmonie, et même l'amour dont il sera le synonyme dans le langage mystique persan.

Deux noms d'une même divinité, laquelle évoluera au fil du temps, suivant ce même chemin de la brutalité à l'harmonie. Un dieu qui transitera par son aspect viril, à mi-chemin entre les deux. Dieu des braves, des chevaliers sans peur et sans reproche, apportant une éthique, un sens à leur combat. Une espérance, un élan vers l'Au-delà. Batailles, épreuves, victoires... Sacrifice, sublimation finale.

L'Apocalypse selon Saint Jean évoque ce même parcours. Celles de la Perse antique l'ont évoqué aussi, un peu plus tôt.

Mais qui est Mehr encore une fois?

L'usage de Mehr

Mehr est omniprésent dans son pays d'origine. Il s'est insinué dans son vocabulaire, dans sa toponymie, comme un label de qualité. Des banques Mehr, des cartes de crédit Mehr, l'agence Mehr... Mais aussi dans les prénoms: Mehri au féminin, Mehrdâd au masculin, et d'autres. Les noms de villes: Mehrin, Mehriz... L'aéroport Mehrâbâd, aux portes de la capitale, où s'envoler aux cieux. *Mehrbân*, *mehrbâni*, la gentillesse, la bonté, la miséricorde... Et aussi *mehr*, l'amour mystique, nous l'avons vu. On le trouve aussi dans le calendrier solaire persan où il préside au septième mois, le mois de Mehr. Il sera célébré d'ailleurs ce septième mois, lors de la fête de Mehragân, le 2 octobre.

Passons maintenant aux choses sérieuses!

Mehr est omniprésent dans son pays d'origine. Il s'est insinué dans son vocabulaire, dans sa toponymie, comme un label de qualité. Des banques Mehr, des cartes de crédit Mehr, l'agence Mehr... Mais aussi dans les prénoms: Mehri au féminin, Mehrdâd au masculin, et d'autres. Les noms de villes: Mehrin, Mehriz... L'aéroport Mehrâbâd, aux portes de la capitale, où s'envoler aux cieux. *Mehrbân*, *mehrbâni*, la gentillesse, la bonté, la miséricorde... Et aussi *mehr*, l'amour mystique.

Les enfants de Mehr

Peu de choses ont transpiré du culte de Mithra, ou Mehr. Cette religion initiatique, confidentielle dans ses plus hauts degrés et réservée à une élite, savait garder ses secrets. Ce que nous en savons concerne surtout le mithraïsme romain, version latinisée d'une religion orientale, et différente sous de nombreux aspects du culte originel. Toutefois, mes visites répétées dans le Kurdistan iranien, au cœur du Zagros, mes rencontres avec des spécialistes de cette région, la traduction d'ouvrages se rapportant à ce culte, m'ont permis d'appréhender quelques éléments significatifs, étayés par la subsistance de coutumes issues du fond des âges. Et que préservera soigneusement un peuple attaché viscéralement à ses traditions.

Abordons l'aspect historique. Qui étaient les Kurdes, à l'origine?



▲ *Bas-relief du Tâgh-e Boustân à Kermânshâh, représentant le roi sassanide Shâpour II au milieu, Ahourâ Mazdâ à sa gauche, et Mitra ou Mehr à sa droite.*

La première mention de leur nom remonte à 4000 ans, inscrite en Mésopotamie par les Sumériens, et évoque un peuple appelé Kardaka. Xénophon, écrivain - aventurier grec ayant servi dans une armée perse vers – 400 -, nous parlera d'un peuple nommé Kordouki[4]. Selon le *Shâhnâmeh*[5] de Ferdowsi (1:53), quatre cents jeunes cavaliers - ou quarante selon une autre source - ayant parcouru montagnes et déserts pour tuer le démon Zahhâk qui avait plongé le monde dans un âge de ténèbres, seraient les ancêtres de ce peuple. Histoire et mythes, amalgamés.

Voyons maintenant quelques-unes de ces traditions, jalousement préservées.

Rendons-nous dans une vallée perdue du fin fond du Zagros, frontalière de l'Irak[6]. La vallée d'Ouraman, dont le plus gros bourg, situé en amont, porte le nom. Commençons par donner à ce bourg son nom originel: Ahouraman Takht (prononcé tarht), signifiant «le Trône d'Ahouraman».[7] Décomposons Ahouraman. Ahourâ, que l'on retrouve dans Ahourâ Mazdâ, se traduit par Seigneur, quoique les *mobed* du zoroastrisme orthodoxe le traduisent par Créateur. Adoptons le Créateur. *Mân* à l'origine signifiait «maison», ou «lieu». Nous voici donc en présence du «Trône de la Maison du Créateur». Les légendes locales situent dans cette région le Paradis terrestre, *pairi daeza* en avestique[8], initialement. Nous évoquerons prudemment ce sujet, ultérieurement.

Ahouraman est réputé dans tout l'Iran pour ses fêtes colorées, attirant chaque année, en sus des habitants des environs, une petite foule de touristes. L'ensemble de ces cérémonies est axé sur Nowrouz[9], le Nouvel An persan, se célébrant à l'équinoxe du printemps, fin mars, au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier. L'intérêt principal de ces fêtes réside dans leur connotation mithraïque, s'expliquant par le fait que cette vallée sut conserver ce culte indigène jusqu'au XIVe ou XVe siècle, sous une forme plus ou moins altérée. Nous voici donc devant un témoignage intéressant - et vivant - de ce que fut jadis le mithraïsme dans son pays d'origine. Lisons quelques lignes d'un ouvrage généraliste traitant du Kurdistan et de ses coutumes[10], et décrivant un sacrifice animal: «*Il semble que cette cérémonie soit une réminiscence du culte de Mehr dans cette région (...) l'archange Mehr*[11] *bénit l'offrande du donateur au quarantième jour, quand la terre revient à la vie et que les moutons mettent bas. Alors le sang du sacrifice bénit la terre et les troupeaux.*»

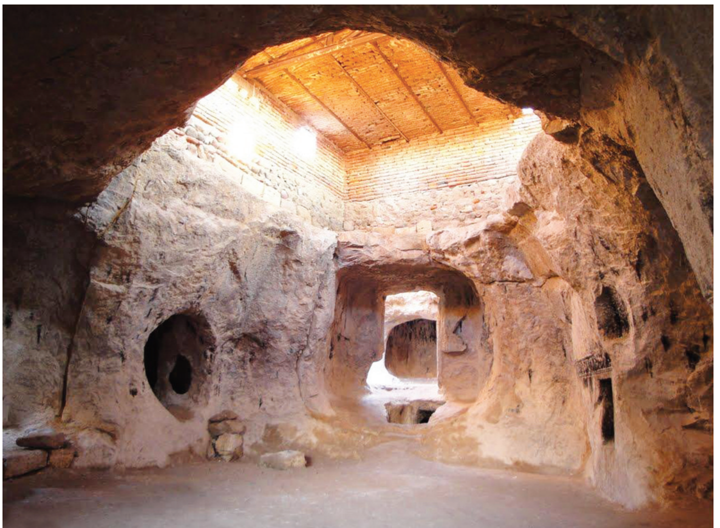
Ce texte nous donne l'impression de relater une cérémonie primitive indiquant ce que fut ce culte à ses débuts, anticipant le sacrifice du taureau du mithraïsme ultérieur. Peut-être sommes-nous même à l'origine du mithraïsme, à une époque où la divinité se nommait Bag; et l'attachement rigoureux des habitants de cette vallée à ses coutumes nous en a préservé l'authenticité. Ce quarantième jour correspond à Nowrouz, le Nouvel

Ahouraman est réputé dans tout l'Iran pour ses fêtes colorées, attirant chaque année, en sus des habitants des environs, une petite foule de touristes. L'ensemble de ces cérémonies est axé sur Nowrouz, le Nouvel An persan, se célébrant à l'équinoxe du printemps, fin mars, au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier. L'intérêt principal de ces fêtes réside dans leur connotation mithraïque, s'expliquant par le fait que cette vallée sut conserver ce culte indigène jusqu'au XIVe ou XVe siècle, sous une forme plus ou moins altérée.



▲ *Cérémonie de Pir Shaliar à Ouraman*





▲ *Temple de Mehr à Marâgheh, époques ashkanide et sassanide*

An persan - le texte nous ayant révélé plus tôt que les festivités étaient précédées d'une cérémonie plus modeste le troisième vendredi du mois de Bahman, soit vers mi-février. Ou le premier jour du Carême chez nous, Nowrouz étant alors assimilé à Pâques (ce à quoi il ressemble).

Lisons un peu plus loin: «*Tous les ans, au mois d'Ordibehest (soit fin avril), les gens d'Ahouraman et des villages voisins cassent un morceau d'un rocher*[12] *situé près du mausolée de Pir Shaliar, en témoignage de sa sainteté et de son pouvoir de guérison, et l'emportent avec eux. Ils croient que la sainteté de Pir Shaliar sanctifiera cette roche et que celle-ci se reconstituera avant l'année suivante.*»

Voilà qui ressemble à une histoire à dormir debout. Pourtant! A chacune de mes visites sur ce lieu, en automne ou en début d'hiver, j'ai retrouvé la roche à l'identique, à quelques détails près. Des enseignants, un chercheur de la région m'ont confirmé ce fait, en confessant leur incrédulité. Un trucage quelconque, difficile à réaliser, n'est pas du tout dans la tournure d'esprit de ces paysans simples, répétant chaque année ce rituel «plurimillénaire». Il semble donc que nous soyons à l'origine de la croyance en une *petra generatrix*, cette roche ayant «produit» Mithra, initialement (selon le culte des Romains). Ajoutons les sacrifices d'animaux, vaches ou taureaux si possible, ou à défaut moutons, ou chèvres, exécutés devant l'entrée d'une petite grotte, et où le sang de l'animal sera soigneusement répandu sur le sol[13] - j'ai assisté à l'un d'entre eux.

Nous avons évoqué un personnage nommé Pir Shaliar. Il aurait été le dernier mage de ce culte dans la région, *Pir* ayant désigné le plus haut grade d'initiation dans le mithraïsme oriental[14]. La tradition colportée jusqu'à nos jours veut que ce personnage, autorité morale de la vallée, se trouvant confronté à l'islam, ait accepté la conversion à condition de pouvoir incorporer à ce nouveau culte les éléments du sien qui lui étaient les plus chers. Cette initiative permettra ultérieurement de remonter jusqu'à la source.

Mehr dans l'histoire

Abordons maintenant les terres plus

familières de l'Histoire. Une Histoire très ancienne commençant à Jiroft, dans la province de Kerman, la Carmanie chère à Marco Polo. Le site archéologique de Jiroft a été découvert en 2002, et ses vestiges remontent à quelques siècles avant Sumer, au minimum[15]. Nous trouverons dans le musée national de cette ville des objets étonnants, principalement des coupes, ou d'autres récipients sur lesquels sont gravés des personnages hybrides, mi-hommes, mi-animaux, affrontant les forces de la nature primitive, symbolisées par le bestiaire de cette époque. Lions, taureaux, serpents, scorpions... Le combat de l'Homme en lui-même afin de vaincre son aspect primitif, animal, et en incorporer les qualités, les sublimer. Un chemin vers l'immortalité, ou le mythe de Guilgamesh, avant son heure. Ce mythe de Guilgamesh - ou celui qui le précède, à Jiroft - sera l'ancêtre de ce culte de Mithra, pourquoi pas, censé porter l'adepte à son accomplissement, sa perfection. Un mythe universel, que l'on retrouve en d'autres lieux (en Crète, notamment, dans celui de Thésée et du Minotaure).

Mithra est né avant Zarathoustra -







▲ *Objets étonnants découverts sur le site archéologique de Jiroft*

Zartousht dans son pays d'origine, à ce jour. Mais quand est né ce Zartousht, pour dessiner une perspective? Les *mobed* de l'Iran actuel semblent unanimes pour le faire apparaître bien avant l'heure officielle, fixée au VIIe ou VIe siècle avant notre ère. Et la différence n'est pas minime! Selon le calendrier en usage dans la communauté zoroastrienne, identique à celui du pays hormis la date

Selon le calendrier en usage dans la communauté zoroastrienne, identique à celui du pays hormis la date de départ, nous sommes à ce jour de l'année 2016 en 3754, date fixée à partir du commencement du ministère de Zarathoustra, à l'âge de trente ans. En ajoutant ces trente années nous obtenons une date de naissance en l'an 1768 avant notre ère, soit à peu près au moment de l'arrivée des Aryens en Iran d'après l'estimation donnée dans ce pays.

de départ, nous sommes à ce jour de l'année 2016 en 3754, date fixée à partir du commencement du ministère de Zarathoustra, à l'âge de trente ans. En ajoutant ces trente années nous obtenons une date de naissance en l'an 1768 avant notre ère, soit à peu près au moment de l'arrivée des Aryens en Iran d'après l'estimation donnée dans ce pays. Où est la date exacte? Probablement plus loin que celle retenue par nos manuels d'histoire[16]. Mehr, ou Baga, comme Ahourâ Mazdâ, sont donc de vieux routiers, ayant une foule de choses à nous apprendre.

L'empire perse, déjà préfiguré sous la dynastie mède, à partir du VIIe siècle avant notre ère, apparaîtra dans toute sa gloire avec le règne de Cyrus II, dit le Grand[17], moins de deux siècles plus tard. Un empereur magnifique, précurseur, à l'origine de la poste, mais aussi de la première déclaration des Droits de l'Homme[18]. Et tolérant, donnant une place égale aux déités de son empire. Et elles étaient nombreuses à l'époque! Mardouk, Ishtar, les divinités babyloniennes; celles des autres royaumes. Mais aussi celles de ses racines, Ahourâ Mazdâ, Mithra, Anâhitâ, la déesse-mère, et d'autres encore - Zarathoustra et son monothéisme sont enterrés depuis longtemps, nous le voyons. Celle des Hébreux aussi, peuple captif qu'il libéra de son asservissement, le rendant libre de retourner chez lui. Et la Bible en parle, ne tarit pas d'éloges sur Cyrus, «l'Oint du Seigneur», «le Messie»! Des divinités en pagaille, et un beau syncrétisme aussi, obligatoire. Et la Bible en témoigne. L'apparition des anges, archanges et autres chérubins remonte à cette époque. Mithra y pointe le bout du nez. Esdras nous parle d'un Mithredath[19] bis (Esdras, 1:8), Daniel de la résurrection des morts, empruntée aux cultes iraniens.

Les siècles passent. Puis Alexandre fait irruption. Il aime la Perse, l'admire, la déteste à la fois. La passion, dans sa folie la plus meurtrière. Persépolis brûlera, les «bibliothèques aux archives», mémoire d'un peuple, de sa culture, seront brûlées aussi, ou bien pillées. Ses successeurs, d'origine grecque, seront plus sages, ou en tout cas moins virulents: les Séleucides régneront sur un acquis qui s'effritera progressivement, puis les verra disparaître.

La dynastie des Arsacides[20], ou Parthes, venue de l'est de la Perse, redonnera à ce pays sa gloire déchue, en partie. Mehr reviendra en force - il n'était pas pour autant disparu! On le trouvera inclus au sein d'une trinité, entre papa

maman: Ahourâ Mazdâ le père, Anâhitâ la mère (ou Nâhid, «l'Immaculée»). La Sainte Trinité donc, avant l'heure[21]. Sans l'Esprit Saint? Pas d'inquiétude, tout est prévu! Il sera le premier des Amesha Spenta, les sept «Saints Immortels» subordonnés à Ahourâ Mazdâ: Spenta Mainyou, littéralement «Saint Esprit» (que nous trouverons dans le zoroastrisme).

Arrêtons à la dynastie arsacide cette évocation historique, pour le moment.

Elle semble indiquer un tournant dans l'évolution du culte de Mehr, qui jouira d'un intérêt plus large - d'où pourquoi pas, entre autres, son influence sur le christianisme, apparu à cette époque - avant de décliner sous la dynastie suivante où nous verrons Zarathoustra réapparaître et imposer son Dieu unique, sans aucun compromis.

Le temps infini

Examinons une religion de cette époque, peu connue, et où notre ami Mehr aura tenu sa place, comme il se doit: le zervanisme. Une religion monothéiste, comme les aiment les Iraniens, apparue dans les monts du Zagros (une habitude!), Dieu sait quand[22].

Zervan est le Temps infini. Le dieu Cronos[23] en quelque sorte, piqué aux Grecs, peut-être. La comparaison s'arrêtant là. Il a, subordonnée à lui, notre Sainte Trinité des Arsacides: Ahourâ Mazdâ, Mithra, Anâhitâ; et aussi le vilain Ahriman, le diable, version persique[24]. Un diable bien occupé, étant battu en brèche par le zoroastrisme dans le même temps.

Un dieu régnant au Ciel, dirigeant la destinée des hommes, contenant en lui-même le bien et le mal, la lumière et son contraire. Un dualisme bien affirmé, avec Mithra au centre, arbitrant les deux principes. Et le Monde est régi par ce double principe! Trois mille ans pour l'un, trois mille ans pour l'autre; plus trois mille sans vainqueur ni perdant, où chacun se bat pour soi (serions-nous dans ce troisième?)[25] Un culte fataliste qui se mêlera au mithraïsme, les mages de l'un étant aussi les mages de l'autre, plus ou moins. D'où une bonne dose de syncrétisme, probablement. Les représentations d'un dieu à tête de lion entouré d'un serpent, exprimées à l'intérieur du mithraïsme romain, symbolisant son dieu, sont en réalité



▲ *Bas-relief de Guilgamesh, musée du Louvre*

issues du zervanisme. Une religion qui verra son influence diminuer progressivement sous la dynastie suivante, au fur et à mesure de la montée en puissance du zoroastrisme, revenu sur le devant de la scène.

Un tour en Mehr

Offrons-nous un tour en mer et embarquons sur un navire mythique, Argo, qui nous mènera sur des terres mithraïques. Jason, fils du roi d'Iolcos, en Thessalie, réclame son trône à Pélias, son oncle usurpateur. Celui-ci le lui promet en échange de la Toison d'Or, partie en Colchide, dans l'actuelle Géorgie, et gardée par un roi jaloux. Une aventure jugée impossible par le tonton Pélias, tout content de se débarrasser à bon compte d'un jeune neveu trop ambitieux.

Examinons une religion de cette époque, peu connue, et où notre ami Mehr aura tenu sa place, comme il se doit: le zervanisme. Une religion monothéiste, comme les aiment les Iraniens, apparue dans les monts du Zagros (une habitude!), Dieu sait quand.

Jason, accompagné des Argonautes, arrivera à bon port au terme d'une traversée difficile, semée d'embûches, et tapera à la porte d'Aétès, le roi jaloux. Celui-ci, comme Pélias, acquiescera à sa demande au prix d'épreuves insurmontables. Des épreuves qu'il serait bien incapable d'accomplir, en vérité, sans l'aide de Médée, la fille d'Aétès, tombée amoureuse du beau Jason. Les deux amants réussiront leur entreprise, emporteront la Toison d'Or, toison magique d'un bélier sacrifié à Zeus, initialement. Délaissée par Jason, ayant accédé à la royauté, Médée s'enfuira sur un char ailé offert par le soleil, et tiré par deux dragons.

Traduisons cette belle histoire à la lumière de la Perse antique.

L'action principale se déroule en Colchide. Un nom aux consonances persanes bien affirmées. Il évoque *khorshid* (rhorshid), «le soleil», parfois nommé *kholshid* dans ses terres d'origines. Nous voici donc partis dans un voyage vers le soleil, emblème et attribut du dieu Mithra. Jason sera aidé par Médée, princesse mède comme son nom l'indique, et dont les terres sont celles de Mithra, ou Mehr - et la Médie s'étendait jusqu'au sud de la Géorgie, donc tout près de l'emplacement présumé où se trouvait la Toison d'Or.

Dans les épreuves imposées par Aétès, Jason devra dompter deux taureaux crachant du feu. Le feu évoque celui sacré du mazdéisme; et les taureaux Mithra, bien entendu. Il pourra alors dérober la Toison d'Or, ayant assimilé la force et la lumière des deux taureaux cracheurs de feu - comme dans le mythe de Guilgamesh, où le héros incorpore les qualités des animaux féroces qu'il aura combattus.

Examinons cette toison en or. D'aucuns l'ont rapprochée des peaux de chèvre utilisées jadis pour récolter de l'or en les plongeant dans l'eau des rivières aurifères. Cette technique se pratiqua en Géorgie, comme elle se pratiqua aussi en France dans la rivière Jordanne, arrosant la ville d'Aurillac[26]. Une technique qui permettait de récolter quelques paillettes, tout au plus. Pas de quoi faire une toison d'or en tout cas.

De quoi s'agit-il donc alors? Pas d'une toison, mais du bélier portant cette toison. Le bélier est un symbole de feu. Moïse le découvrit près d'un buisson ardent. Il



▲ *Bas-relief du Tâgh-e Bostân à Kermânshâh représentant Anâhitâ, Khosro Parviz et Ahourâ Mazdâ*

est aussi symbole de sacrifice, comme l'agneau, assimilé plus tard à Jésus-Christ. Considérons maintenant le mithraïsme. Mithra portait la Xvarenah, ou la Farnah[27], l'auréole lumineuse entourant son visage, ou tout son corps, exprimant sa nature ignée, donc divine. Nous trouvons dans ce dernier nom la racine *far*, «gloire» en vieux perse, la Farnah étant la «Gloire divine». Et cette Farnah était représentée par un bélier.

Un bélier donc, symbole du dieu Mithra... Un agneau un peu plus tard, symbole de Jésus-Christ. Papa et son fiston.

Revenons à nos moutons - nous restons dans la même famille!

Jason a donc trouvé sa Farnah... Pardon, sa Toison d'Or! Il vient d'accomplir le périple des adeptes de Mithra. Ce chemin intérieur où l'on s'enfonce dans ses ténèbres, débusquant des forces archétypales. Le voyage du «corbeau», et ses premières épreuves. Arrive la «nymphe», sa moitié féminine, décidée à l'aider. Elle se nomme Médée. Il se battra comme «un soldat» face aux taureaux cracheurs de feu, deviendra «lion», goûtera à l'ambroisie, le «lait». Devenu «saint», il accédera au «soleil» de la Vérité, *khorshid*... ou Colchide.

Une énième version du mythe, peut-être!

Jason retournera en Grèce où il répudiera Médée, une fois devenu roi. Une erreur bien sûr, le privant de sa moitié indispensable. Celle-ci s'envolera vers le ciel sur un char offert par le soleil. Ou offert par Mithra, dieu solaire, la ramenant au bercail.

Un mythe pouvant symboliser aussi la greffe de l'influence orientale sur l'Occident, n'ayant pas prise. Ou l'inverse. D'où un monde bipolaire, attendant d'être unifié.

La joyeuse religion

Retournons sous les Sassanides, à cette époque où fleurira dans l'empire une

multitude de religions: mithraïsme, zervanisme, mandéisme[28], judaïsme, bouddhisme... et zoroastrisme bien sûr, religion officielle du pays. Un cocktail explosif, mais qui n'explosera pas, ou peu, épisodiquement, l'esprit perse ayant eu cette qualité particulière d'assimiler, de digérer, de transformer, donnant sa propre empreinte aux nouveaux arrivants. Les «iranisant» en quelque sorte. Il en fera de même avec l'islam un peu plus tard, chez lui, de manière plus discrète. Une qualité orientale que l'on trouvera aussi dans l'hindouisme, plus à l'est, incluant dans son panthéon les dieux des concurrents, devenus avatars de Vishnou.

Retournons sous les Sassanides, à cette époque où fleurira dans l'empire une multitude de religions: mithraïsme, zervanisme, mandéisme, judaïsme, bouddhisme... et zoroastrisme bien sûr, religion officielle du pays. Un cocktail explosif, mais qui n'explosera pas, ou peu, épisodiquement, l'esprit perse ayant eu cette qualité particulière d'assimiler, de digérer, de transformer, donnant sa propre empreinte aux nouveaux arrivants.

Les deux dernières en date auront toutefois quelques difficultés, et feront exception à la règle.

Le manichéisme, religion née au pays et tendant à se substituer à la religion officielle, proposera un syncrétisme aguicheur, ayant subordonné à Ormazd (Ahourâ Mazdâ) Mithra, Jésus et Bouddha. Tolérée, puis ensuite persécutée, cette religion émigrera à l'Est, jusqu'en Chine, où elle saura perdurer quelques siècles. Le mazdacisme, ayant eu quelques racines dans le manichéisme, poussera l'apologie de la lumière - lumière universelle, dont chacun a sa part - jusqu'à l'extrême.

Parlons un peu de celui-ci et restons dans cette lumière, leitmotiv obligatoire des religions d'Iran. Depuis Baga, depuis Mithra, depuis Zarathoustra... Une lumière particulière cette fois, éclairant en demi-teinte une religion originale véhiculant de bonnes idées... et de beaucoup moins bonnes.

Commençons par le meilleur; ce meilleur nous donnant à comprendre son succès dans les classes populaires. Et



▲ *Plaque en bronze du mythe de zervân, province du Lorestân*

préparons nos drapeaux rouges. Nous sommes devant l'ancêtre du communisme, bien avant Karl Marx, bien avant les défilés à la louange d'une belle idée. Une idée large... trop large peut-être.

Le papa de cet ancêtre se nomme Mazdak. Il y a de la lumière dans son nom, évoquant Ahourâ Mazdâ, et ses préceptes moraux, intégrés dans une religion monothéiste, comme il se doit dans son pays, prôneront l'égalité absolue. Totale, les adeptes devant partager leurs biens d'une manière rigoureuse. Un discours qui fera mouche en ce Ve siècle où les défaites de l'empire auront entraîné misère et souffrance dans les classes les plus basses. Curieusement, le monarque de l'époque, Kavâd, se convertit au mazdacisme avant d'être destitué par une partie de l'aristocratie.

Voyons la face moins belle du mazdacisme.

Nous avons parlé d'égalité absolue. Celle-ci ira jusqu'à l'extrême, incluant les femmes dans le partage des biens. Ces dernières seront enlevées, exilées, distribuées. Les châteaux de la noblesse seront pillés, les femmes étant comprises dans le butin.

Kavâd reprit son trône, adopta une politique opposée. La révolution mazdaciste prendra fin dans un massacre général lors de la fête de Mehragân, en l'an 528. Ce culte survivra souterrainement. On retrouvera beaucoup plus tard, durant l'islam, quelques fidèles de la «joyeuse religion»[29]. ■

---

1. Les royaumes hittite et mitannique.
2. Varouna, Indra et les jumeaux Nassatya.
3. Nous le trouverons aussi à l'Est, jusqu'au nord de l'Inde, et au-delà (peut-être, entre autres, dans le nom du site bouddhique de Bagan, ou Baga, en Birmanie).
4. De nos jours Kurdistan se dit Kordestân, Pays des Kords.
5. *Le Livre des Rois*, relatant l'histoire mythique de la Perse, écrit vers l'an 1000.
6. Elle se trouve à quelques kilomètres à vol d'oiseau de la ville martyr d'Halabja.
7. Ahouraman, encore donné de nos jours, évoluera en Houraman, puis Ouraman.
8. Langue de la Perse ancienne à l'origine de l'Avesta, texte fondateur du zoroastrisme.
9. Littéralement «Nouveau Jour» en persan.
10. *Kordestân*. Mohammad Ebrahim Zareï (éd. Gooya).
11. Le zoroastrisme a relégué Mithra au rang d'archange sous la dynastie sassanide (IIIe au VIIe siècle après J.-C.).
12. Un rocher lisse et d'un aspect plus dur que ceux des alentours.
13. Il est censé «ensemencer» la terre, conformément à la tradition mithraïque.
14. De nos jours, ce titre est porté encore par des maîtres soufis, de l'Iran au nord de l'Inde.
15. Sur ce sujet, voir mon ouvrage *Le miroir du monde, la Perse, de la Genèse à nos jours, Histoire et mythes fondateurs*, éd. Les 3 Orangers (pp. 16-20).
16. ?
17. Cyrus Ier était son grand-père, et régna avant la fondation de la dynastie achéménide.
18. Insistons sur le rôle civilisateur de la Perse achéménide, à l'origine, entre autres, des systèmes d'irrigation dans les émirats arabes du golfe Persique, en usage encore de nos jours, ou du creusement d'un canal en Egypte, reliant le Nil à la mer Rouge.
19. Mithradâta en réalité, «Donné par Mithra». Ce nom sera porté entre autres par plusieurs souverains arsacides.
20. Du nom de son premier souverain, Arsace Ier. Elle durera presque cinq cents ans, à partir de - 250 (environ).
21. Cette trinité étant apparue dès la dynastie achéménide. Il s'agit donc à cette époque de mazdéisme, confondu à tort, bien souvent, avec le zoroastrisme.
22. Elle est déjà présente sous les Achéménides, à partir du VIème siècle avant notre ère.
23. A l'origine du mot chronologie.
24. On trouve aussi d'autres versions où Anâhitâ n'apparaît pas et se trouve remplacée par Ahriman.
25. Une autre version y voit quatre périodes de 3000 ans (ces versions différentes étant dues à une évolution de ce culte dans le temps).
26. Deux noms incluant la racine «or».
27. Xvarenah (prononcé Rvarenah) se donnait dans le Fârs (au centre de l'Iran) et Farnah en Médie (notons la proximité de ces deux noms avec celui de Svar, dans le Rig Véda, se rapportant à la lumière solaire vue dans un sens symbolique)
28. Religion baptiste, présente encore de nos jours en Irak et en Iran (Jean le Baptiste est un de ses prophètes).
29. *Khourramdinân* dans le langage de l'époque.

Religions et dynasties au pouvoir en Iran Antique

Shahâb Vahdati

L'ancienne religion des tribus iraniennes

L'ancienne séparation entre les tribus iraniennes et indiennes a probablement eu lieu au cours du deuxième millénaire av. J.-C. Jusqu'à cette époque, les croyances religieuses et la langue de ces deux groupes tribaux étaient similaires. Une certaine idée de l'ancienne religion des Iraniens peut être donnée par la religion védique indienne.

L'*Avestâ* comporte des indications sur le culte des esprits des ancêtres (*fravashi*, qui devient plus tard *fravahr*). Comme les anciens Indiens, les Iraniens vénéraient les animaux sacrés comme la vache, le chien et le coq. Il existait aussi une boisson sacrée nommée *haoma* (soma indou). En outre, tout comme les asuras en Inde (les plus anciens dieux), les Iraniens honoraient les esprits nommés Ahourâ et au contraire, les Devas (qui conservent jusqu'à aujourd'hui en Inde leur statut de dieu), considérés par les Iraniens comme des mauvais esprits. Les noms de certains de ces dieux sont identiques ou très proches: Mithra est le dieu du soleil, le mauvais esprit, Angra (correspond au védique Indra), un autre est Yima (le dieu des agriculteurs, des bergers et le législateur en Iran) et correspond au védique Yama.



▲ *Manuscrit de l'Avestâ*

Sur la base de ces croyances archaïques, les Iraniens ont développé une religion originale: le mazdéisme ou zoroastrisme.

Le mazdéisme

L'*Avestâ* - au moins les 17 chants de Gathas - a été attribué au prophète Zoroastre (forme grecque de Zarathushtra signifiant «le possesseur de chameaux dorés»), figure légendaire du VIe siècle av. J.-C. et contemporain du roi Vistâsp (à ne pas confondre avec Hystaspes, père de Darius Ier). Certains le situent à une époque encore plus avancée, tandis que d'autres mettent en question l'existence même d'une telle personne.

L'idée de base de l'*Avestâ* est l'existence d'un dualisme de la lumière et de l'obscurité dans le monde. Les deux sont incorporés dans des images de lumière et de bonté (Ahourâ) et du mal (Ahriman). Le nom de ce dernier n'a pas été mentionné dans les textes anciens nommés *Gatha*, qui comporte en revanche les mots de *darvand* et de *daruzh* signifiant menteur. Auprès d'Ahourâ Mazdâ existent six esprits lumineux mineurs qui s'appellent Amesha Spenta (les saints immortels). En dessous d'eux, d'autres esprits, les anges ("Yazat") sont la personnification des éléments purs (ciel, soleil, air, vent, feu, eau, etc.) ou des qualités morales. Ils s'opposent tous à une même quantité d'esprits ténébreux dont les plus importants sont Angra (comparable à l'indien Indra), Eshmo (devenu Asmodée en Europe, l'un des noms du diable).

Ahourâ Mazdâ est considéré comme étant le créateur de tout ce qui existe, mais il a créé tout ce qui est clair, propre, raisonnable, bon pour le peuple. A l'inverse, Angra Mainyu incarne tout ce qui est mal, impur et dangereux. La terre cultivée, les animaux domestiques, les éléments propres comme la terre,



▲ *Restes du temple de la déesse Anâhitâ, Kangâvar, près d'Ecbatane*

l'eau et en particulier le feu, l'esprit de vérité, de sagesse, de bonté ont été créés par Ahourâ Mazdâ tandis que l'obscurité, le désert, les animaux sauvages, les oiseaux de proie, les reptiles, les insectes, la maladie, la mort, l'infertilité, le mensonge, le mal et les impuretés morales ont été créés par Angra Mainyu.

La religion sous les Mèdes

La religion des Mèdes est l'une des formes de l'ancienne religion aryenne ayant précédé le zoroastrisme. Sous le règne des Achéménides, les Mèdes conservent leur religion qu'ils opposent au zoroastrisme pur des Perses. Il n'est donc pas étonnant que les prêtres de cette religion (appelés mages) appartenaient à la tribu des Mèdes.

On apportait des offrandes au pied de la déesse de la fertilité Anâhitâ Ardvisura. A Ecbatane, la principale ville des Mèdes, se trouvait le grand temple de la déesse Anâhitâ (Anaitis pour les auteurs grecs). Se référant à Hérodote (historien grec du Ve siècle av. J.-C.), Strabon (historien romain du Ier siècle av. J.-C.) mentionne les rituels ayant lieu dans ce temple. D'après lui, les femmes mèdes au service du temple d'Anâhitâ se livraient aux hommes de familles nobles (elles appartenaient aussi à des classes élevées) en échange de cadeaux. Elles n'offraient jamais l'hospitalité aux étrangers de leur classe, et ne choisissaient que des amants ayant un statut social plus élevé.

Sous les Achéménides

La coexistence de la foi monothéiste mazdéenne avec l'ancienne religion iranienne ne prend fin qu'avec la formation de la monarchie achéménide, où le zoroastrisme devient la religion d'Etat. Selon une hypothèse, la montée en puissance des Achéménides (au milieu du VIe siècle av. J.-C.) a été accompagnée



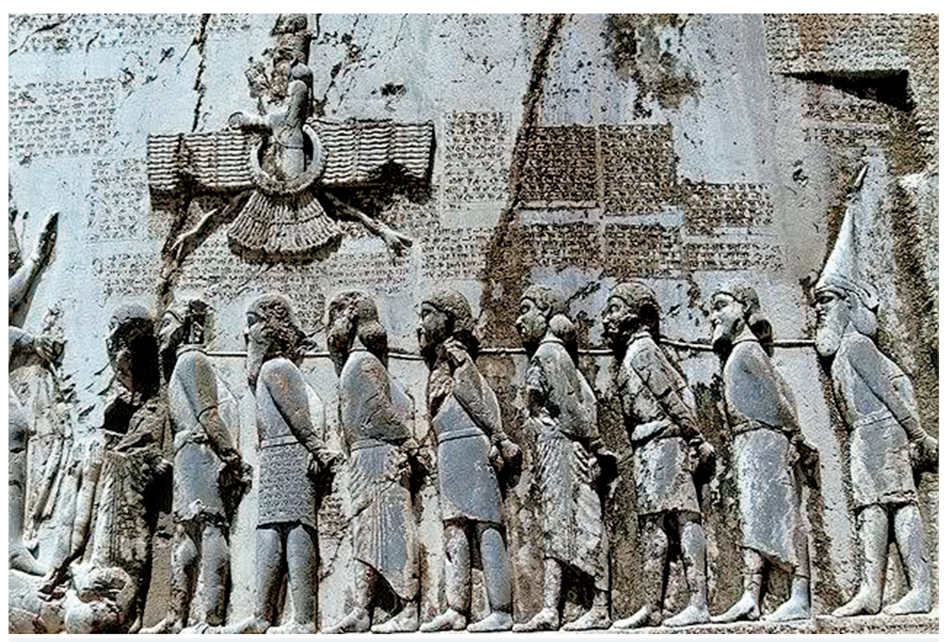
▲ *Ernst Emil Herzfeld à Persépolis*

par une sorte de bouleversement religieux. Pendant le règne des Mèdes (612-550 av. J.-C.), les mages avaient une position dominante en tant qu'unique caste sacerdotale du pays. On ne sait pas si les mages et l'ensemble des Mèdes vénéraient Ahourâ, les Devas, ou les deux en même temps sans les opposer les uns aux autres. En renversant le pouvoir des rois mèdes en 550 av. J.-C., les Perses achéménides hostiles aux mages choisissent les prêtres mazdéens (appelés *mobed*) qui prêchent les idées d'un Zoroastre ayant agi comme un réformateur. Cependant, les mages n'acceptent pas ce nouvel ordre sans résistance, et la plus grande rébellion contre les rois achéménides sera dirigée par un mage nommé Gaumâta (en 523). Les rois achéménides se sont proclamés eux-mêmes avec insistance comme partisans d'Ahourâ Mazdâ à travers de nombreuses inscriptions retrouvées de l'époque, et comme des protecteurs du divin et du sacré. A l'inverse, les ennemis se dressant contre eux étaient considérés comme les adorateurs des Devas (les démons).

On peut remarquer ce fait clairement sur une inscription du roi Xerxès (étudiée en 1935 par Herzfeld). On y lit: «Dieu est grand, celui qui a créé cette terre, qui a créé les cieux, qui a créé l'homme, qui a fait Xerxès roi, l'un des nombreux rois, l'un des nombreux maîtres… (le pays est considéré comme subordonné à Xerxès)… et parmi ceux-ci figurent des contrées où l'on adorait autrefois les Devas et puis, par la volonté d'Ahourâ Mazdâ, j'ai vaincu les Devas et interdit qu'on les respecte, et ordonné que désormais, on adore Ahourâ Mazdâ et le ciel... Ce que j'ai fait, je l'ai fait par la grâce d'Ahourâ Mazdâ.»

Le dieu Ahourâ Mazdâ est incarné par une image anthropoïde couplée avec un symbole solaire. Il couronne notamment le sommet de la grande inscription de Bisotoun datant du règne de Darius Ier et qui compte parmi les monuments achéménides les plus importants.

Ainsi, il est fort possible de penser que la transition du culte des Devas (les anciennes divinités tribales aryennes) vers le mazdéisme et la conversion finale à la religion d'Ahourâ Mazdâ a été notamment motivée par des raisons politiques. La religion d'Ahourâ Mazdâ était principalement destinée à sanctifier d'une aura religieuse le pouvoir royal.



▲ *Fravahar, un des symboles les plus connus du zoroastrisme en haut de l'inscription, Bisotoun, Kermânshâh*

La politique religieuse des Achéménides était habile et prudente: ils n'intervenaient pas dans les cultes qui existaient déjà dans les pays ni dans les pays sémitiques et l'Egypte. Cependant, dans les régions de l'empire où vivaient les peuples iraniens, le culte centralisé d'Ahourâ Mazdâ fut propagé, et les Achéménides interdirent strictement l'ancien culte des Devas.

Sous la dynastie des Parthes

Il est connu que certains des rois parthes avaient des sympathies vis-à-vis de la religion zoroastrienne, mais ils ne réussirent pas à protéger cette religion de divers écarts et interventions. Du livre des légendes nommé *Ardavirâf-Nâmeh*, nous apprenons que l'incroyance, les innovations religieuses et le syncrétisme étaient répandus au sein de la population majoritaire. Peu avant, le pehlevi avait cessé d'être la langue officielle et l'enseignement du livre sacré des zoroastriens écrit dans cette langue, avait été peu à peu oublié. Tout cela a duré jusqu'à ce que, finalement, après cinq siècles, la confusion entre divers types



▲ *Premières pages de l'*Ardavirâf-Nâmeh*, manuscrit appartenant à Thomas Hyde*



▲ *Bas-relief à Naqsh-e Rajab montrant l'investiture de Ardeshir Ier (centre gauche) recevant l'anneau de puissance et le diadème du dieu Ahourâ Mazdâ (centre droit), époque sassanide, province de Fârs*

de croyances religieuses et une certaine décadence culturelle conduisent à des troubles sociaux. L'indulgence des Parthes n'aboutit ni à l'éclosion d'une libre pensée ou à une renaissance de la culture, ni à une réforme religieuse. Cependant, la situation change avec l'arrivée des Sassanides.

Sous les Sassanides

Le centralisme religieux est la caractéristique principale du régime politique des Sassanides (du IIIe siècle au VIIe siècle), où la religion mazdéenne devient une véritable religion d'Etat et l'*Avestâ* est écrite sous la forme d'un livre sacré. La religion mazdéenne sert de bannière nationale à la lutte contre les Etats chrétiens méditerranéens (Byzance, et autres) et, plus tard, contre le califat musulman.

Ardeshir Ier, roi et grand prêtre zoroastrien à l'origine de la renaissance du zoroastrisme

Avec la défaite de l'Empire achéménide, l'hostilité entre les Mèdes et les Perses s'estompe. Après le règne des Séleucides et des Parthes, les Sassanides réussissent à créer un grand empire qui durera cinq siècles, autour de l'idée d'un pays avec une seule religion. Bien que l'*Avestâ* ne reconnaisse pas les mages comme des chefs religieux, le titre de *magupat* (mage) sera pourtant accepté au sein du pouvoir durant la période sassanide, pour être changé plus tard en *mobad* (prêtre zoroastrien) et largement utilisé.

Bien que dans le passé, les Mèdes aient été vaincus par les Perses et que leurs mages (chefs religieux) aient perdu de leur influence, sous les Sassanides, ils

36

arrivent de nouveau au pouvoir et s'engagent en faveur de la grandeur des rois iraniens.

Appuyé par un courage remarquable, Ardeshir Ier, shâh et grand prêtre zoroastrien (ou Magupat) réussit à vaincre Artaban V, le dernier roi parthe, en 224 et accède au trône. Dès le début de son règne, il s'autoproclame Shâh garant de la loi politique et religieuse du zoroastrisme.

Dans le *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsi, nous pouvons notamment lire:

«*La religion et le gouvernement sont ensemble comme la bague et la pierre,*

Pas de gouvernement sans religion, et pas de religion sans conseil d'administration».

Depuis le règne d'Alexandre de Macédoine et des Parthes considérés comme partisans des Grecs, la religion zoroastrienne, (s'opposant à la culture et la religion étrangères) commence à s'affaiblir et tend à sombrer dans l'oubli. Ardeshir Ier est donc déterminé à lui rendre sa grandeur oubliée, et son premier acte une fois au pouvoir est de redonner à cette foi l'éclat qu'elle avait à l'époque des rois achéménides.

Selon l'eschatologie zoroastrienne, le sauveur promis de la fin des temps sera lui aussi doté à la fois du statut de chef religieux et politique, et ce en vue de vaincre et d'éliminer les forces du mal dans le monde lors de la bataille ultime du bien et du mal (Dinkard, Volume 2). Plus tard, Ardeshir Ier charge un grand *mobed* nommé Tansari de collecter des parties de l'*Avestâ* et de compiler un livre sacré. Cette initiative royale rencontre une grande faveur de la part des prêtres zoroastriens. Chacun d'entre eux essaie ainsi de contribuer à ce projet en fonction de ses capacités, faisant de cet événement un exemple sans pareil dans l'histoire de la religion zoroastrienne.

La récupération des feuilles disparates de l'*Avestâ*

Ce travail de rassemblement a été commencé par Ardeshir Ier et poursuivit avec grand sérieux par ses successeurs, en particulier Shâhpour II, appuyé par son grand vizir et célèbre chef religieux Adarbad Mehras-Pend (Dinkard, Volume 9). Mais l'idée de transcrire l'*Avestâ* dans le cadre d'un livre n'a pas été facilement accueillie. Transcrire l'*Avestâ* revenait, pour certains zoroastriens, à le rabaisser au rang d'objet matériel. D'un autre côté, il était nécessaire de compiler l'*Avestâ* car le zoroastrisme devenait la religion officielle du pays. Il fallait donc convaincre les coreligionnaires hésitants. Pour prouver le bien-fondé de ce choix et gagner la confiance des gens, Adarbad organisa une épreuve en conformité avec les légendes religieuses: il ordonna qu'on verse sur sa poitrine nue 27 kg d'étain fondu; il en sortit indemne. A la suite de



▲ *Buste d'Ardeshir Ier*

cet événement, plusieurs prêtres zoroastriens pieux et vertueux se mirent à collaborer au projet à travers le pays. Sur cette base, le roi Shâhpour déclara officiellement la licéité de la compilation de l'*Avestâ*, et publia un décret selon lequel dans le cas où les prêtres s'opposeraient à ce projet, ils seraient privés de leurs droits d'être considérés comme des chefs de la religion zoroastrienne.

A la même époque, les prêtres iraniens débattaient sur l'état de l'âme humaine après sa mort et cherchaient à accéder à des connaissances fiables sur l'au-delà, notamment afin de convaincre ceux qui ne croyaient pas. Ils choisirent un groupe composé de sept prêtres qui élurent le meilleur d'entre eux, un prêtre nommé Arda-Virâf. Celui-ci organisa des cérémonies religieuses préliminaires et entra dans un état d'extase qui dura sept jours, jusqu'à ce que son esprit accède à la lumière et voit les bienfaiteurs au Ciel et les pécheurs en Enfer. Après avoir repris conscience, il décrivit ce qu'il avait vu, ce qui devint la base des connaissances sur la vie éternelle dans la vision du monde mazdéenne.



▲ *Adarbad Mehras-Pend, vizir de Shâhpour II et prêtre zoroastrien*

Le judaïsme en Iran

La religion juive est présente en Iran depuis de nombreux siècles. Dès l'époque de la conquête de Babylone au VI siècle av. J.-C. par Cyrus II, les juifs libérés des chaînes babyloniennes vivent en bon voisinage avec les Iraniens. Le livre écrit en pehlevi nommé le *Shahrestân-hâye Irâni* (Les villes iraniennes) confirme que l'ensemble des villes iraniennes avaient leur quartier juif.

Cependant, peu à peu, les deux peuples s'éloignent l'un de l'autre. Les livres en pehlvi commencent à les considérer d'abord comme des étrangers, puis comme des ennemis. Par exemple, le Dinkard refuse que la foi juive ait une origine divine, et la lie au contraire au personnage sanguinaire de Zahhâk et aux démons (*daevas*). Dans le cinquième volume du même livre, un certain Seno (nom d'un chef religieux zoroastrien) demande au shâh de parler aux juifs, et de promulguer un décret pour agir contre le développement de la foi juive dans le pays, car «ils sont la cause de la propagation du mal et la méchanceté parmi les fidèles de la foi mazdéenne». Dans l'une des œuvres zoroastriennes ultérieures, Nabuchodonosor est loué pour avoir dispersé les juifs (*Minou-*

Kherad). Après l'arrivée de l'islam cependant, les Juifs accèdent au rang de minorité reconnue, et vivent en paix et bonne entente avec leurs voisins musulmans.

La promotion du christianisme en Iran

Le christianisme arrive en Iran au cours de la domination des Parthes. Au début du règne des Sassanides, le christianisme est considéré comme l'une des religions de l'Iran, mais constituant une plus grande menace que les autres religions du fait de l'intensité de son prosélytisme.

Selon le chroniqueur Vigrame, l'auteur d'une *Histoire de l'Eglise assyrienne*, l'un des évêques chrétiens déclare qu'après sa mort, l'âme du shâh d'Iran ira en Enfer avec le diable, tandis que les âmes des chrétiens iront au Ciel. En outre, un prêtre chrétien d'Iran demanda au grand évêque de Byzance de sauver les chrétiens iraniens de la puissance maléfique des Sassanides. Les événements de ce genre ont été source de l'émergence d'inimitié et de haine entre les chrétiens et les zoroastriens. Les conflits sont plus tendus entre les dirigeants des deux religions, sujets aux fanatismes religieux et exacerbant l'hostilité sur la base de la foi. Pendant cette période, les prêtres zoroastriens persécutent plus que jamais les apostats et l'athéisme est considéré comme l'un des plus grands péchés.

Cependant, le nombre de prosélytes chrétiens augmente, en particulier lorsque les shâhs favorables au christianisme Yazdgard Ier et Hormoz IV montent sur le trône ou lorsque Khosrô Ier et Khosrô II choisissent pour épouse des chrétiennes. Noushzâdeh, l'un des fils de Khosrô Ier, adopte officiellement la religion chrétienne, et Khosrô II ordonne la construction d'églises à la demande de son épouse chrétienne. De telles actions de la part de la famille du roi encouragent les chrétiens à promouvoir et à diffuser leur religion. Ainsi, pour les chrétiens, Yazdgard Ier est surnommé «le roi saint» et pour ses compatriotes zoroastriens, «Yazdgard le pécheur».

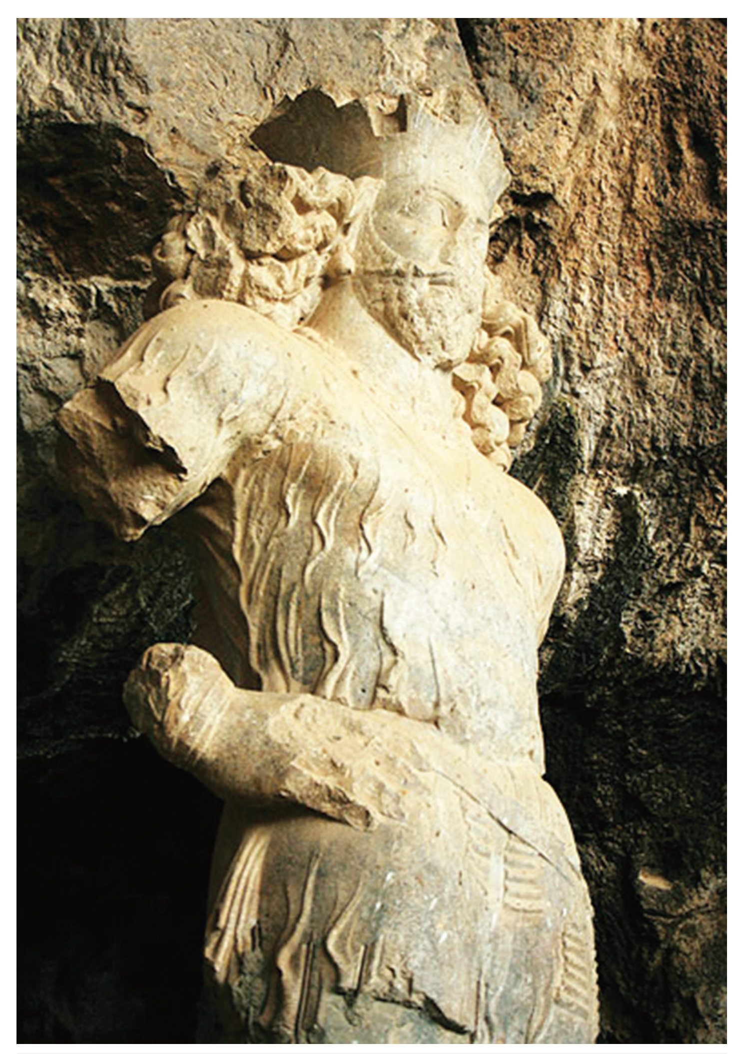


▲ *Khosrô Ier, dit Anushiravân le Juste (en persan:* Anoushiravân-e dâdgar*)*

La scission des zoroastriens

En conséquence, les dirigeants de la religion zoroastrienne voient une diminution de leur influence sur la population. Ils forment diverses sectes et

factions pour interpréter les lois de la religion, chacun selon ses goûts et compréhension. Les textes en pehlevi ne parlent que peu de cette période, mais il existe de nombreux textes grecs, syriens et arméniens à ce sujet. Par exemple, Yeznik et Elisaus, deux écrivains arméniens du Ve siècle, ont écrit au sujet de la scission des zoroastriens. Le syrien Damaskius évoque dans son livre *Odemus* l'un de ces groupes zoroastriens qu'il appelle «les adeptes de l'espace». Il dit: «Ils sont convaincus que l'espace est le principal créateur, et de lui sont issues les deux forces antagonistes du bien et du mal.» À son tour, le grec Cumont, auteur des *Secrets de Mithra*, écrit: «La plus importante et en même temps la secte la plus détestée des zoroastriens est celle des zurvânites qui s'est attirée le plus grand nombre de partisans, et ceci peu après avoir été attaquée par le gouvernement. Ils considèrent le temps (*zorvân* ou *zurvan*) comme étant le créateur principal de l'univers». Eux et des adeptes du mithraïsme ont migré aux coins les plus reculés de l'Ouest, et les mithraïstes ont finalement choisi le dieu Zurvan (ou Zorvân) à la tête de tous leurs dieux.



▲ *Statue en pierre de Shâpour Ier, Kâzeroun, Fârs*

Mâni et le manichéisme

Mâni naquit sous le règne d'Artaban V, le dernier roi parthe. A 13 ans, il reçut sa première révélation et commença immédiatement à diffuser sa prophétie. Il s'autoproclama dernier prophète et sous le règne d'Ardeshir Ier, commença à prêcher sa nouvelle religion. Sous le règne de Shâpour Ier, son influence était telle qu'il réussit à convertir le roi à sa foi. La religion de Mâni continuera à se répandre jusqu'à l'accession au trône du roi Vahram Ier. A partir de cette période, elle devient un adversaire sérieux de la religion zoroastrienne. Par conséquent, le clergé national de l'Iran incite le roi à agir contre Mâni.

Le roi et le grand prêtre zoroastrien demandèrent à Mâni de s'exposer à l'épreuve de l'étain fondu, qui aurait prouvé ou non la justesse de sa doctrine. Mais Mâni déclina cette proposition, il fut donc jeté en prison et exécuté en 276. Après l'assassinat de Mâni, le mouvement manichéen cessa de prospérer en Iran. Cependant, ses croyances et son idéologie ne furent pas détruites, et ses adeptes continuèrent de diffuser cette religion

aux coins les plus reculés de l'Est (en particulier en Chine), ainsi que de l'Ouest. Et elle se propagea à un point tel que, pendant un certain temps, le manichéisme fut considéré avec le mithraïsme comme un adversaire sérieux du christianisme à Rome.

Les nombreux textes en pehlevi s'attaquent fortement à Mâni et à ses partisans. Ils l'appellent «Mâni Druj», ce qui signifie "apostat" ou "blasphémateur". Dans le livre *Dinkard*, il est considéré comme une sorte de *div* (démon), et ses disciples comme des «imposteurs, stupides, sorciers et égarés».

Mazdak et le mazdakisme

Après le manichéisme, le mazdakisme est la deuxième religion révolutionnaire populaire dont les principes ont été établis par un prêtre zoroastrien nommé Mazdak, fils de Bâmdâd. Mazdak est un *mobad* (prêtre mazdéen) contemporain du roi sassanide Kavadh Ier, le père de Khosrô Ier. A cause de ses idées révolutionnaires et de ses prises de position sociales, il fut présenté par le clergé zoroastrien comme un «*darvande abâliche*» (blasphémateur maudit), et celui dont le péché a créé de la confusion parmi les fidèles (*Dinkard*, Volume 11). La philosophie de Mazdak, empruntée au mazdéisme, consiste à croire en l'existence des deux forces opposées du bien et du mal, mais elle promeut un certain ascétisme en interdisant de manger de la viande et en créant une religion basée sur le collectivisme et des considérations d'ordre économique. Mazdak désapprouve la propriété privée et encourage le partage du pouvoir entre ses partisans, afin d'éliminer les vices tels que l'envie, la cruauté et l'inimitié, considérées comme les racines du mal de la société.

Cette doctrine révolutionnaire a attiré, pendant un certain temps, l'attention des masses iraniennes à un point tel que même le roi d'Iran, Kavadh Ier, l'a accueillie favorablement. Mais plus tard, sous Khosrô Ier, fils de Kavadh Ier, les prêtres zoroastriens se réunirent pour la remettre en cause et lutter contre elle. Cette foi fut jugée dangereuse pour l'équilibre de la société iranienne, et le roi publia un décret autorisant la persécution des disciples de Mazdak dans le but de lutter contre la propagation des principes de sa religion. Peu après (en 528 av. J.-C.), Mazdak et ses partisans furent expulsés d'Iran. Bien que ce coup dur aboutit à une liquidation de l'idéologie proto-communiste de Mazdak en Iran, ses idées survécurent au-delà des frontières du pays.

La défaite des Sassanides contre l'islam

La mort de Khosrô II, sous le règne duquel l'Iran a lutté pour la dernière fois contre l'Occident (et en particulier l'Empire romain), est considérée comme constituant le début de la chute de l'Empire sassanide. L'arrivée au pouvoir des rois lâches et pusillanimes et les disputes majeures entre les chefs de l'armée iranienne affaiblirent considérablement l'empire sassanide. Khosrô II s'engagea dans une longue guerre avec les Romains et les tribus de l'Est (de l'Asie centrale). D'autres fléaux comme la peste et la sécheresse frappèrent le pays. D'autre part, des idéologies étrangères empruntées notamment à l'Occident pénétrèrent en Iran. Les Iraniens de foi mazdéenne jusqu'alors zélés dans le travail commencèrent à mener une vie oisive au lieu de cultiver la terre, ce qui fragilisa davantage le pays face à ses ennemis. En outre, les différentes croyances et les principes religieux divergents contribuèrent à l'affaiblissement du sentiment de patriotisme. Et lorsque le dernier roi sassanide Yazdgard III accéda au trône, une tribu venue de la péninsule arabique, dotée d'une nouvelle religion, envahit l'Iran et remporta une victoire écrasante. ■

Bibliographie:

- M. Boyce, *Zoroastritsi: verovania i obichaï* (Les zoroastriens: croyances et coutumes), Moscou, 1988.
- Lelikov, LA, *Zoroastrisme: yavlenie i problemi, localnie i synchreticheskie culti* (Le zoroastrisme: phénomène et problèmes, cultes locaux et syncrétiques), Ed. Nauka, Moscou, 1991.
- Râzi, Hâshem, *Mazâheb-e bozorg-e doniâ* (Les grandes religions du monde), Ed. Forouhar, Téhéran, 1981.
- Diakonov, Igor, *Târikh-e mâd-hâ* (L'histoire des Mèdes), Tr. de Karim Keshâvarz, Téhéran, 1966.
- Daryâï, Touradj, *Shâhânshâhi-e sâssâni* (La dynastie sassanide), Tr. Mortezâ Sâghebfar, Ed. Ghoghnous, Téhéran, 2011.

41



La notion d'attente chez les zoroastriens

Marzieh Khazâï

▲ *Bas-relief de Fravahar, Persépolis*

La question de *l'attente* est aussi ancienne que l'homme lui-même. Des études étymologiques ont montré qu'en tant que signifiant, cette notion a des signifiés communs avec le terme "espoir". En outre, ce mot, quelle que soit la langue dans laquelle il est exprimé, recouvre deux sens distincts: l'immobilité d'un côté, et l'espérance, et donc un certain mouvement, de l'autre. Dans le domaine religieux, ce dernier sens suggère la venue d'un sauveur et d'une finalité paradisiaque pour l'homme. Dans cet article, nous tenterons d'analyser la notion d'attente dans l'une des religions de l'ancienne Perse, le zoroastrisme, au travers des questions suivantes: que signifie l'attente? Quelle est l'origine du zoroastrisme, en tant que religion de l'ancienne Perse? Et enfin, quels sont le but eschatologique, et l'origine du messianisme dans cette religion?

La définition de l'attente

L'attente est un substantif féminin issu du verbe attendre; elle signifie également la confiance et l'espoir.[1] Ce terme est aussi utilisé pour parler d'une personne que l'on attend, et, dans le christianisme, il évoque le retour du Messie.[2] «*Jésus-Christ que les deux Testaments regardent: l'ancien comme attente, le nouveau comme son modèle, tous les deux comme leur centre (Pascal); ce mot est aussi synonyme d'espérance, utopie, espoir (…).*»[3] Ainsi, l'attente évoque l'espoir de la venue d'une personne qui rétablira un monde idéal où règneront paix et justice, et où tout le monde vivrait dans la félicité. Ainsi, cette personne, que l'on trouve sous diverses appellations dans les différentes religions, est au cœur de l'idée de messianisme. En tant que religion

monothéiste, le zoroastrisme la définit comme attente du "Saoshyant". Avant de traiter cet aspect plus en détail, il est nécessaire de préciser les origines de cette religion.

Le zoroastrisme: la religion de l'ancienne Perse

Le mazdéisme, qui est par définition la religion d'Ahourâ Mazdâ[4] "le Seigneur Sage", est la religion traditionnelle de l'ancienne Perse issue d'une révolution voulue par son fondateur, Zoroastre.[5] Étant donné que les anciens Perses ont reçu cette religion de ce prophète, nous appelons le mazdéisme, le zoroastrisme, qui est l'un des premiers monothéistes du monde. Il promet aussi pour la première fois dans l'Histoire humaine, l'éternité de l'âme sous réserve du jugement dernier.[6] Zoroastre vient révéler l'existence d'un Dieu unique, Ahourâ Mazdâ, et les révélations de Zoroastre sont compilées dans l'*Avesta*[7]. Y est décrite la lutte entre le royaume de la Lumière et celui des Ténèbres.[8] En outre, le feu est pour les zoroastriens le symbole de la sacralité rayonnante du Seigneur Sage qui assure la rénovation purificatrice à la fin des temps. Par ailleurs, l'un des thèmes importants du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront ressuscitées. La

L'attente évoque l'espoir de la venue d'une personne qui rétablira un monde idéal où règneront paix et justice, et où tout le monde vivrait dans la félicité. Ainsi, cette personne, que l'on trouve sous diverses appellations dans les différentes religions, est au cœur de l'idée de messianisme. En tant que religion monothéiste, le zoroastrisme la définit comme attente du "Saoshyant".



▲ *Ka'ba des zoroastriens, Naqsh-e Rostam, Fârs*



▲ *Temple du feu des zoroastriens à Yazd*

notion de résurrection existe donc, et aura lieu à la fin des temps avec l'avènement du Saoshyant, attendu par les zoroastriens, et qui est celui qui rétablira la justice à travers la réforme du monde.

L'attente chez les zoroastriens

Comme nous l'avons évoqué, dans le domaine religieux, l'attente implique la

Dans le zoroastrisme, les interprétations concernant le Saoshyant ("messie") sont nombreuses. Cependant, les spécialistes suggèrent que les Saoshyants seraient en réalité au nombre de trois, dont le plus important serait Astvat-Arta. Ils seraient apparus durant une période de trois mille ans, chacun durant un millénaire.

venue d'un Messie considéré comme libérateur, désigné et envoyé par Dieu. Dans le zoroastrisme, les interprétations concernant le Saoshyant ("messie") sont nombreuses. Cependant, les spécialistes suggèrent que les Saoshyants seraient en réalité au nombre de trois, dont le plus important serait Astvat-Arta. Ils seraient apparus durant une période de trois mille ans, chacun durant un millénaire. Selon le zoroastrisme, Soashyant est le dernier sauveur du monde.[9] De surcroît, il aurait été choisi par Ahourâ Mazdâ pour raviver son culte.[10] Il est aussi considéré comme le fils de Zoroastre.[11] Il naîtra lorsqu'une vierge, Eredat-fedhri, se baignera et sera fécondée dans le lac Kansoaya par la semence de Zoroastre, préservée depuis longtemps dans une vague et gardée par une légion de Fravartis (anges).[12] Le zoroastrisme annonce aussi qu'à la fin du monde se déroulera une guerre destructrice entre le Bien et le Mal, les forces du Mal agissant sous la direction d'Ahriman, mais que finalement, le règne du Bien adviendra grâce à la venue du Messie.[13] Après cette transfiguration se déroulera le Jugement d'Ahourâ Mazdâ,

suite auquel les pécheurs seront envoyés en Enfer et les belles âmes au Paradis.[14] Il existe par ailleurs une coutume zoroastrienne selon laquelle chaque année, des prêtres se rendent sur une montagne se trouvant à la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan. Ils y utilisent des procédés préconisés par les mages astrologues pour prédire l'arrivée de l'étoile annonçant la naissance du Messie.[15] Encore aujourd'hui, l'attente est donc inhérente au zoroastrisme, comme celle du Douzième Imâm au chiisme, avec cependant des différences de doctrine substantielles. ■

1. *Etymologique et historique du français*, (sous la dir. de Jean Dubois, Henri Mitterrand et Albert Dauzat), Paris, Larousse, 2006, p. 54.
2. *Grand Larousse de la langue française*, tome I, (sous la dir. de Louis Guilbert, René Lagan et Georges Niobey), Paris, Librairie Larousse, 1971, p. 297.
3. *Ibid.*
4. Guy Monnot, «Abu Qurra et la pluralité des religions», in: *Revue de l'histoire des religions*, no. 1, vol 208, 1991, p. 54.
5. Jean Varenne, *Zoroastre le prophète de l'Iran*, Paris, édition Dervy, 1996, 2006, 2012, p. 17.
6. http://www.herdote.net/660_av_J_C_-synthese-248.php, page consultée le 12/06/2016
7. Jean Varenne, *Zoroastre le prophète de l'Iran, op. cit.*, p. 11.
8. Jean Varenne, *Zarathushtra*, Paris, Seuil, 2006, pp. 104-106 et p. 127.
9. Henry Corbin, *En Islam iranien*, tome II, Paris, Gallimard, 1971, p. 168.
10. Jean Varenne, *Zoroastre le prophète de l'Iran, op. cit.,* p. 83.
11. Darius Shayegan, *Henry Corbin, op. cit.,* p. 108.
12. *Ibid.*
13. Jean Varenne, *Zarathushtra*, *op. cit.,* pp. 112-113.
14. *Ibid.*, p. 136.
15. *Ibid.*, p. 39.

Sources:

- Abdol-Hâdi, Alfazli, *En attendant l'Imâm Mahdî (Dar Entezâr-e Emâm Mahdî)*, (traduit en persan par Mohammad Amini et en français par l'auteur du mémoire), Téhéran, Institut d'Imâm Mahdi, Institut Be'sat, 1982.
- Corbin, Henry, *En Islam iranien*, tome II, Paris, Gallimard, 1971.
- Corbin, Henry, *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard, 1986.
- *Etymologique et historique du français*, (sous la dir. de Jean Dubois, Henri Mitterrand et Albert Dauzat), Paris, Larousse, 2006.
- *Grand Larousse de la langue française*, tome I, (sous la dir. de Louis Guilbert, René Lagan et Georges Niobey), Paris, Librairie Larousse, 1971.
- Lowell Rubenstien, Richard, *L'imagination religieuse Théologie juive et psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971.
- Khoury, Fauzy, *Le Messianisme dans les trois religions monothéistes: Judaïsme, christianisme, Islam*, (sous la dir. de Michel Melin), Paris 4, soutenue 1986.
- Michaud, Yves, *Qu'est-ce que la culture?,* vol VI, (Université de tous les savoirs sous la dir. d'Yves Michaud), Paris, édition Odile Jacob, 2001.
- Monnot, «Abu Qurra et la pluralité des religions», in: *Revue de l'histoire des religions*, no. 1, vol 208, 1991.
- Robert, Paul*, Le Nouveau Petit Robert*, (sous la dir. de Josetts, Rey-Debove et Alain Rey), Paris, Nouvelle édition Millésime, 2010.
- Shayegan, Darius, *Henry Corbin, La topographie spirituelle de l'Islam iranien,* Paris, édition de la Différence, 1990.
- Varenne, Jean, *Zarathushtra*, Paris, Seuil, 2006.
- Varenne, Jean, *Zoroastre le prophète de l'Iran*, Paris, dernière édition, édition Dervy, 1996, 2006, 2012.
- http://www.herodote.net/660_av_J_C_-synthese-248.php, page consultée le 12/06/2016



45

Djashn-e sadeh, fête de la tradition zoroastrienne célébrant l'apparition du feu

Mireille Ferreira

Chaque année, 100 jours avant Norouz, le Nouvel An iranien, a lieu Djashn-e sadeh, la Fête du feu, tradition héritée de la religion zoroastrienne, antérieure à l'arrivée de l'islam en Iran (de *djashn*, qui signifie *fête* en persan et *sad*, le nombre 100, car cette fête est célébrée 100 jours et 100 nuits avant Norouz, dans les villes d'Iran où est encore présente cette communauté). Célébrant la lumière et le soleil, elle est la plus grande fête iranienne avec Norouz.



▲ *Le feu brûle en permanence dans le temple zoroastrien de Yazd - Iran*

On vient y retrouver le feu offert par Dieu aux hommes. Y assiste aussi une partie de la population, qui reste attachée à ces racines millénaires de la tradition iranienne. Elle fait en effet partie des quatre grandes fêtes annuelles de la tradition préislamique avec:

- Norouz qui célèbre l'arrivée du printemps et le début d'une nouvelle année, à l'équinoxe de mars.
- Mehregân: célébrée au début de l'automne pour supporter les rigueurs de l'hiver qui arrive.
- Tiregân ou âb pâshan ou Fête de l'eau, qui a lieu au début de l'été. Dans la tradition iranienne, l'eau est la lumière, incarnée par le feu des temples.

Un feu d'érable brûle en permanence au temple zoroastrien de Téhéran où nous admirons les tenues de fête des jeunes filles qui nous accompagnent, avant un départ pour Karaj dans la banlieue ouest de Téhéran. Notre groupe est accueilli sous une immense tente installée dans un parc de loisirs modestement aménagé, appartenant à la communauté zoroastrienne de Téhéran. Pendant une bonne partie de l'après-midi, nous allons écouter les discours des responsables de la communauté, les *mobeds*, mages de la tradition sassanide, appartenant à l'origine à la tribu mède des Aryens. Ils sont les gardiens du dogme religieux et forment la hiérarchie ecclésiastique. Selon la tradition, les trois rois mages qui allèrent rendre hommage à l'enfant Jésus dans sa grotte de Bethléem étaient des prêtres zoroastriens venus de Perse. Ces messieurs débonnaires rappellent les principes du zoroastrisme - pureté, droiture, refus du mensonge, respect des éléments naturels: l'eau, le vent, le feu, la terre.

Discours entrecoupés par des récitants qui



▲ *Femmes zoroastriennes de Kermân se préparant pour la fête de la fête de Sadeh*

invoquent Dieu et Zartosht (le nom persan de Zarathoustra ou Zoroastre, prophète de la religion) dans des déclamations pleines d'emphase, et par des intermèdes de musique militaire très percutante.

D'éminents intellectuels de la communauté zoroastrienne, représentants des arts, des lettres et des sciences, interviennent à leur tour. Une grande part de leurs propos fait référence au *Shâhnâmeh*, le *Livre des Rois*, texte fondateur de la tradition iranienne, qui se réfère abondamment à la religion zoroastrienne.

Monsieur Fereydoun Joneydi, professeur d'université spécialiste du *Shâhnâmeh*[1], en récite une partie. Puis, le Docteur Kazzâzi, spécialiste de littérature persane et professeur d'université, qui a écrit une bonne cinquantaine d'ouvrages sur le *Shâhnâmeh*, déclame un hommage au peuple persan millénaire. Une poétesse nous livre à son tour un texte du *Shâhnâmeh* sur la naissance du feu: «En voulant tuer un serpent, le héros lance une pierre dans sa direction. La pierre le manque mais frotte une autre pierre et le feu jaillit de ce choc». Différents officiels interviennent ensuite: le député représentant la communauté au Majlis (parlement iranien) puis le chef de la police de Téhéran qui confirme que très peu d'adeptes de la religion zoroastrienne se retrouvent en prison, preuve que ses grands principes sont un modèle pour le genre humain.

Puis, le public présent se dirige vers le parc où les mobeds allument un immense feu. C'est tout à fait bienvenu car la nuit est tombée et il fait froid. De très nombreux jeunes gens sont présents, ils chantent, dansent et se tiennent par la main, en signe de solidarité. Enfin, l'hymne national iranien, chanté par l'ensemble du public présent, vient clore cette journée festive. ■

1. Voir, dans *La Revue de Téhéran* n° 29 d'avril 2008, l'entretien que Monsieur Fereydoun Joneydi avait accordé à Djamileh Zia.

47

Ô Anâhid! La déesse aryenne*

Saeid Khânâbâdi



▲ *Temple d'Anâhid à Kangâvar, province de Kermânshâh, gravure d'Eugène Flandin, 1851*

Ô Anâhid! Toi que j'adore! La déesse immaculée, la plus clémente, la plus puissante! Fais de moi le plus grand des souverains du monde. Aide-moi à vaincre les tyrans, à dompter les démons, à triompher de l'armée d'Ahriman. Fais-moi devenir le grand roi de tous les hommes de la terre. Accorde-moi un royaume qu'après moi, tu n'accorderas plus jamais à nul autre. Certes, tu es la plus généreuse!

Je suis Houshang! Le fils de Siyâmak, le fils de Keyomars! Je suis le roi des peuples Aryens. Le grand roi des hommes libres et dignes des vastes territoires du Nord. Mon royaume s'étend sur sept pays, sept mers et sept cieux. Je suis Houshang, le premier qui sût faire du feu. Et après moi, mes peuples fêteront annuellement ma découverte du feu sacré. J'ai instruit mon peuple à extraire du fer, à cultiver la terre. Je leur ai appris à construire des maisons, et ils me nommèrent ainsi Houshang, "le bon sage qui offre de beaux domiciles". Et ils édifieront des temples pour pratiquer éternellement le culte d'Anâhid. Et me voilà au Mont Céleste comme le premier roi qui sacrifie, en quête de ta faveur, cent chevaux, mille vaches et dix mille moutons. Nos chevaux sont les montures les plus rapides et les plus hardies dans nos campagnes victorieuses contre les tribus sauvages des Terres ténébreuses. Ils tirent nos chariots lors des batailles contre l'armée du mal et du blasphème. Nos vaches sont les plus fécondes car elles se nourrissent des plantes des meilleures plaines arrosées par les pluies du mois d'Abân. Nos moutons et nos

brebis ont la laine la plus douce, car nos braves bergers les conduisent dans l'air frais des champs sans limites du Grand Nord.

Je t'adresse, de tout mon cœur, mes louanges et mes éloges, comme mes pères le firent. Ô grande déesse! Ton royaume est aussi vaste que la surface de toutes les mers. Toi, la maîtresse du Grand Fleuve quand il descend du Mont de l'Est pour se jeter dans la Grande Mer en traversant les territoires des Aryens. Toi, la maîtresse de mille mers et mille fleuves. Chacun de tes fleuves est aussi long que la distance parcourue par un cavalier galopant à grande vitesse durant quarante jours. Tes fleuves coulent dans les sept pays du monde pendant l'été et pendant l'hiver. Montée sur ton chariot tiré par les quatre chevaux blancs, tu vainquis tes ennemis: les démons cruels, les hommes malfaiteurs, les sorciers hostiles et les mauvais esprits. Tes quatre chevaux se nomment Vent, Pluie, Nuage et Grêle. Toi, la déesse de l'eau, de la lumière et de la fécondité. Tu es l'Etoile du crépuscule et du soir dans le clair ciel du Grand Nord. Nous t'avons offert maints sacrifices. Et tu nous fis triompher de nos ennemis. Tu nous aidas à alimenter nos enfants, à bien dresser nos chevaux, à bien élever nos troupeaux dans les plaines toujours vertes.

Je suis Houshang. Notre dynastie conduisit les peuples Aryens vers le sud, au vaste pays de la Sainte-Terre où coulent tes grands Fleuves. Là, les fleurs sont plus parfumées, les eaux sont plus douces. Le sol est plus fertile. Le ciel est plus clément. Le soleil est plus chaud. Là, nos femmes et nos familles seront mieux protégées contre les sauvages, car cette terre est entourée par deux grandes montagnes à l'est et à l'ouest et par deux grandes mers au sud et au nord. Mais je crains que mes enfants n'abandonnent le culte des dieux aryens adorés par nous depuis toujours. Les dieux qui nous ont guidés, lors de la grande migration, vers les terres étendues du sud où se trouve la Sainte-Terre. Nous nous agrandissons dans la nature, mais nos arrière-petits-enfants vont s'établir dans les villes qu'ils vont bâtir là, sur cette terre promise, et je crains qu'ils ne voient plus les signes des dieux dans le vol des faucons, dans la mise à bas d'une jument, dans la beauté des tigres de la Forêt du Nord ou dans la splendeur des lions du Sud-Ouest, dans



▲ *Illustration du* Shâhnâmeh *représentant Houshang sur le cheval tuant le Démon noir*

la danse des serpents du désert ou dans la magie des vers à soie qui se transforment en papillon.

Tu es Anâhid. Tu te déguises en silhouette de femme. Tu es apparue aux hommes comme une fille noble et libre, belle, de grande taille, d'un large buste ceint par une ceinture au milieu. Tes bras sont beaux, blancs, gros et décorés par des ornements dorés. Tes souliers brillants couvrent tes pieds jusqu'à la cheville. Tes boucles d'oreille sont carrées. Un collier d'or serré t'embrasse le cou. Ta couronne est ornée par cent étoiles plus brillantes que Vénus. Ta couronne octogone est dorée et pointue au niveau du front, et de longs rubans dorés en tombent. Ta robe de reine est faite des fourrures de trois cents animaux de mer. Elle brille comme les tissus d'or et d'argent dans le clair de lune. Toi, la déesse des fleuves et des mers, tu ouvres le fleuve pour que mon arrière-petit-fils et son peuple le traversent à sec, en récompense du fait que ce dernier eut fait périr des milliers de disciples d'Ahriman. Tu descends le Mont de l'Est dont l'altitude est mille fois plus haute que la taille d'un homme adulte. Tu possèdes mille mers et mille fleuves. Sur la rive de chaque fleuve et au bord de chaque mer, tu te fis un prestigieux palais de cent fenêtres brillantes et mille colonnes colossales.

Ô Anâhid! Mes louanges à toi pour nous avoir accordé à moi et à mes pères une vie joyeuse en pleine nature. Je te prie de nous accorder la bénédiction et la prospérité pour ma patrie et pour le sort de mes enfants. Protège mon pays du mal, de la sécheresse et de l'ennemi.

Certes, tu puniras mes enfants par le mal et la malédiction s'ils abandonnent le culte des dieux aryens. Le mensonge, la méchanceté, la flatterie, l'orgueil, la moquerie, la maladie et la ruse se répandront entre les hommes aryens. Les frontières imposées par les monarques étrangers les diviseront.



▲ *Statue de Anâhitâ à Marâgheh*



▲ *Temple d'Anâhid, Bishâpour, Kâzeroun, province de Fârs*

Certes, tu les puniras par la sécheresse s'ils ne respectent plus la nature, l'eau, l'air et le sol. La pluie ne tombera plus. Les mers et les fleuves s'assècheront. Les oiseaux ne voleront plus dans le ciel. Toi, la déesse des eaux montées aux cieux, des eaux qui coulent sur la terre et celles cachées dans les profondeurs.

Certes, tu les puniras par l'ennemi. Le grand mage me révéla que le premier quittera l'Ouest pour brûler le palais de mes enfants. Le deuxième viendra du Désert et déchirera nos tapis. Et le troisième est l'homme guerrier aux yeux bridés qui démolira nos villes et brisera nos manuscrits. Et à la fin des temps, les ennemis se multiplieront. Ils entoureront le pays. Ils se ligueront contre nous et créeront une armée de mercenaires barbus. Les démons aux bleus yeux les soutiendront par les feux volcaniques apportés des pays lointains.

Ô Anâhid! Tu nous feras souffrir. Uniquement, en dieux nous nous confions. Les guerriers te demandent de les secourir durant les moments difficiles de la bataille, comme tu me secourus quand je commandais l'armée de mon grand-père Keyomars contre les forces diaboliques du Démon noir, en vue de venger le sang de mon père Siyâmak. Ne cesse pas, donc, de bénir mon royaume! Je te prie de ne jamais laisser ma terre envahie par les démons.

Ô Arédvi Soura Anâhita! Bénis Aryana Vedjah! ■

---

* Ce texte fictif s'inspire largement des versets avestiques. D'après Aban Yasht, le 5e éloge (yasht) d'Avesta. Houshang le roi Pishdâdi, le petit-fils de Keyomars, est le premier roi qui pratiqua le culte d'Anâhid.

ART PARIS 2016
Grand Palais, 31 mars - 3 avril
Une foire d'art comme phénomène du marché

Jean-Pierre Brigaudiot

Des salons artistiques aux foires d'art

Paris est indéniablement une capitale des arts et de la culture; l'offre est immense dans tous les domaines, que ce soit celui de l'art moderne et contemporain ou celui de l'histoire des arts, de la danse, du théâtre, du cirque, du cinéma... Les foires d'art pullulent et se succèdent à un rythme effréné. Autrefois, et jusqu'aux années soixante du siècle passé, les grandes manifestations artistiques étaient plutôt des biennales et des salons d'art, les uns aux contenus plutôt traditionnels, les autres se consacrant aux avant-gardes. La plupart d'entre eux recevaient directement les artistes sélectionnés en fonction de la nature de la manifestation, moyennant une participation financière plutôt modeste. Les galeries d'art ne faisaient pas partie du jeu, même si un certain nombre des artistes exposants avaient été repérés dans les galeries par les critiques d'art et plus généralement par les membres du comité directeur ou du jury. Ces salons n'avaient guère de caractère commercial et drainaient un public bien différent de celui des foires d'aujourd'hui; et si leur accès n'était pas gratuit, il était d'un coût extrêmement modeste et par conséquent, permettait aux étudiants en art comme aux artistes de les parcourir. Ces salons étaient par exemple celui de la Jeune Sculpture, Grands et Jeunes d'Aujourd'hui, Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau.

Photos: Foire de l'Art Paris 2016

Art Paris: dans un cadre prestigieux

Art Paris est une foire d'art contemporain dont la création remonte à 1998; aujourd'hui, elle fait partie du paysage et du calendrier parisiens, en tant qu'événement accueillant plusieurs dizaines de milliers de visiteurs et plus de 140 galeries tant françaises que venues d'autres pays (22 pays sont représentés) bien connues dans les foires d'art ou comme cette année, venues d'Azerbaïdjan et d'Iran. Le Grand Palais qui accueille cette manifestation ne manque pas de lui donner une aura assez inégalée, notamment lorsque l'accueil des foires d'art se fait en des lieux moins prestigieux et moins gratifiants pour les œuvres exposées, ceci malgré une organisation spatiale des



foires d'art qui est extrêmement standardisée en espaces modulaires et modulables. La superbe nef du Grand Palais offre une hauteur qui crée une indéniable respiration, au contraire de ce qui peut se passer par exemple au Carrousel du Louvre ou au Carreau du Temple où l'atmosphère est bien différente et devient vite irrespirable aux moments de grande affluence.

Foire d'art et commerciale

Art Paris est donc l'une de ces foires commerciales qui, en tant que telle, détermine les choix tant des exposants, des galeries, que les choix des artistes exposés par celles-ci. Car il est indispensable que les galeries vendent et vendent beaucoup pour tirer bénéfice de l'opération, laquelle est très onéreuse, entre le prix très lourd de location d'un stand et le transport des œuvres et des personnes, notamment lorsque la galerie vient de pays lointains. Paris est d'autre part une ville très chère où séjourner ne serait-ce qu'une semaine augmente le budget de fonctionnement de la galerie, ceci d'autant plus lorsqu'il s'agit de galeries comme SilkRoad venant d'Iran avec un taux de change extrêmement défavorable par rapport à l'euro.

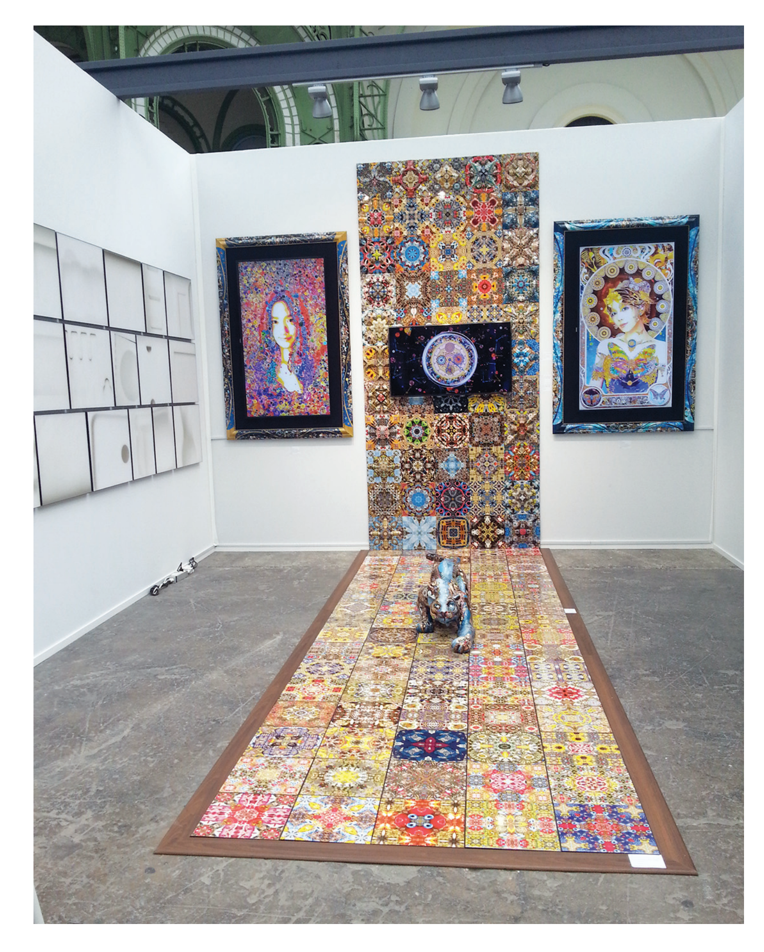
Ainsi, Art Paris est une foire dont la «qualité ressentie» est en voie d'amélioration, même si elle n'est pas l'une des plus grandes foires d'art comme Art Basel ou la FIAC. Les galeries y participant doivent impérativement tirer bénéfice de ces quelques jours que dure Art Paris. Cette obligation de chiffre d'affaires positif s'est peu à peu imposée dans les foires d'art, tant en France que dans bien d'autres pays comme la Corée, en raison d'un marasme plus ou moins généralisé du marché de l'art, en tout cas en ce qui concerne le niveau moyen du marché. Ici, avec Art Paris, même si le niveau qualitatif est globalement bon, se vendent des œuvres dans une fourchette de prix nettement inférieure à celle du

grand marché, celui des «valeurs» internationales soutenues tant par les grands collectionneurs privés, le mécénat privé et les fondations privées, que par les collectionneurs institutionnels que sont les musées. Autre raison pour laquelle le galeriste exposant ses artistes à Art Paris doit être bénéficiaire, est l'évolution des modalités de fréquentation des galeries par le public et plus encore par les collectionneurs: la dispersion des galeries à Paris, comme en beaucoup de grandes villes, nécessite des parcours de visite très contraignants sur le plan spatial et temporel. Loin est l'époque où presque toutes les bonnes galeries parisiennes étaient regroupées à Saint-Germain-des-Prés ou aux alentours du Centre Pompidou. Le coût de l'immobilier locatif oblige les galeries à «s'expatrier» vers des quartiers où les espaces se louent à des prix acceptables eu égard à leurs budgets. En même temps que l'augmentation des loyers obligeait les galeries à se déplacer, la multiplication des foires d'art a généré une modification des habitudes des collectionneurs, ceux-ci trouvant dans les foires un rapport très favorable entre voir de l'art et le temps nécessaire pour le voir, rapport beaucoup plus en conformité avec le temps dont peut disposer le collectionneur qui, socialement, appartient aux classes moyennes supérieures et est professionnellement actif. En retour et au-delà de la plainte assez généralisée des galeristes concernant un marché peu dynamique, un certain nombre d'entre eux déclarent que leur chiffre d'affaires se fait désormais davantage dans les foires d'art que dans la galerie elle-même. Ce qui explique sans doute cette atmosphère de somnolence morose ressentie dans un certain nombre de galeries au sujet desquelles on peut se poser la question de leur raison d'être en dehors de préparer leur participation aux prochaines foires; cependant, il faut être galeriste pour participer aux foires d'art.



Le travail du galeriste

Cette foire Art Paris 2016 attire un public nombreux, et les galeristes s'activent réellement à expliquer le travail des artistes présentés aux collectionneurs potentiels ou déjà acquis à ces artistes. Du point de vue du travail de galeriste et de son évolution, ce travail a lui-même été modifié et il ne lui suffit plus d'attendre le collectionneur de passage, il lui faut conduire une démarche habile et relativement délicate visant à convaincre celui-ci d'acheter telle ou telle œuvre. Il y a donc un réel travail à la fois commercial, pédagogique et relationnel à effectuer et les formations universitaires intitulées Médiation Culturelle aident certes les galeristes à opérer de manière pertinente. Il semble que les galeristes d'aujourd'hui ne sont plus les dilettantes que beaucoup parmi eux ont pu être il y a quelques décennies, mais des professionnels du commerce de l'art: la concurrence est vive avec une offre aussi importante que celle de cette session d'Art Paris.



Un choix d'œuvres conforme au salon du collectionneur

Il s'agit avant tout d'une foire d'art contemporain bien davantage qu'une foire d'art moderne; la majorité des artistes exposés étant encore à l'œuvre, même si on peut trouver des pièces d'artistes disparus tels qu'Aurélie Nemours ou César. La diversité des pratiques artistiques est assez grande pour que le collectionneur puisse trouver celles qui l'attirent davantage que d'autres: peinture, sculpture, céramique, photo, vidéo, dessin sont bien représentés. D'autre part, le principe même du jeune artiste «prometteur» semble s'être estompé au profit d'artistes jouissant d'une reconnaissance confirmée, d'un parcours artistique clairement lisible. Le temps n'est peut-être plus à l'art expérimental,

Art Paris est une foire d'art contemporain dont la création remonte à 1998; aujourd'hui, elle fait partie du paysage et du calendrier parisiens, en tant qu'événement accueillant plusieurs dizaines de milliers de visiteurs et plus de 140 galeries tant françaises que venues d'autres pays (22 pays sont représentés) bien connues dans les foires d'art ou comme cette année, venues d'Azerbaïdjan et d'Iran.

le public des collectionneurs prend davantage de garanties que de risques. En fait, l'art que nous pouvons qualifier d'avant-garde ou d'expérimental se développe désormais ailleurs que dans les galeries ou les foires d'art et les lieux où il peut se rencontrer sont par exemple le Palais de Tokyo, à Paris, les centres d'art contemporain répartis sur le territoire de la France néanmoins nombreux dans la périphérie de Paris et quelquefois les FRAC. D'autre part, les grandes manifestations internationales comme la Dokumenta de Kassel (Allemagne) et dans une moindre mesure la Biennale de Venise (qui comporte pour moitié les envois officiels des pays participants) jouent un rôle moteur dans l'évolution de cet art contemporain d'avant-garde ou autrement nommé post-moderne, ceci du fait de la grande notoriété et visibilité de ces manifestations sur la scène artistique mondiale. Donc les foires d'art, que ce soit Art Paris, la FIAC ou Drawing Now (l'ancien salon du dessin) présentent désormais davantage des œuvres destinées à orner les appartements des collectionneurs qu'à être acquises par les institutions muséales ou par les fondations privées.

La présence de la Corée

Cette année, et dans le cadre de l'Année de la Corée en France, un certain nombre de galeries coréennes, dont la plus prestigieuse, Ghana, présentent environ quatre-vingts artistes de leur pays, artistes confirmés, comme Lee Ufan, ou de plus jeunes artistes peu connus en France.

L'art vidéo s'affirme

La présence de l'art vidéo est remarquable cette année, avec des galeries qui s'y consacrent exclusivement en présentant des œuvres de grande qualité





diffusées simultanément sur de grands écrans de télévision, ce qui résout partiellement la question de la salle obscure ne pouvant accueillir qu'une vidéo à la fois et l'autre question du temps que peut consacrer le visiteur au visionnement de ces œuvres évidemment inscrites dans la durée. Chaque soir, après la tombée de la nuit, la façade du Grand Palais reçoit une projection vidéo qui la recouvre totalement, pratique artistique qui, bien que réellement non innovante, permet un autre point de vue sur l'art vidéo d'aujourd'hui.

Et le Street art…

Art Paris fait une place au Street art, autrement dit au tag ou au graffiti, une pratique vieille comme l'écriture qui s'est affirmée comme art dans les années soixante à New York. Ce phénomène social s'est probablement répandu dans tous les pays du monde en tant qu'art en même temps que pollution, et surtout en tant que mode d'expression alternatif échappant aux circuits traditionnels de l'art. Nul doute que certaines œuvres sont remarquables et quelques artistes ont atteint une grande notoriété en ce domaine, portés par le monde de l'art toujours aussi avide de nouveautés en matière de création que de promesses de profits commerciaux. Pour autant reste la question de l'apprivoisement de cette forme d'expression et sa transposition dans des formes et sur des supports comme le tableau: il y a là fondamentalement un non-sens pratiqué autant par les commanditaires que par les tagueurs: le street art est par définition un art sauvage et alternatif qui perd de sa nature essentielle à être apprivoisé.

Art Paris est donc une foire tranquille tant pour les œuvres qu'elle présente que pour leur valeur marchande, point d'œuvres au niveau de prix du marché muséal ou des grands collectionneurs et spéculateurs. Pour autant, la visite occasionne ici et là quelques découvertes et le plaisir de ces découvertes. ■

Le Jardin du livre
La plus grande librairie du monde à Téhéran

Babak Ershadi

Téhéran s'impatiente en attendant de se doter de la plus grande librairie du monde. Le parrain du projet, la Mairie de Téhéran, avait annoncé initialement que le «Jardin du Livre» serait inauguré en automne 2015, mais la prolongation des travaux pour des raisons techniques l'a retardé d'abord à mai 2016, puis à février 2017.

L'idée de la création d'un «Jardin du livre» a été présentée en 2004 à la Mairie de Téhéran par Ali Akbar Ash'ari, alors président de l'Organisation des Archives et de la Bibliothèque nationale. Le projet a été accepté par la Mairie pour plusieurs raisons: équiper la capitale iranienne d'un centre éditorial moderne, améliorer les standards de la production et de la distribution de livres à Téhéran et en Iran, offrir des services spécialisés aux amateurs de livres, organiser des expositions culturelles pendant toute l'année et accueillir la traditionnelle Exposition Internationale du Livre de Téhéran.

Les travaux de la construction du Jardin du livre ont commencé en 2007. Le maire de Téhéran, Mohammad Bâgher Ghâlibâf, a décidé de transformer l'idée initiale en un projet national grandiose pour créer à Téhéran la plus grande librairie du monde. La Marie a choisi un terrain de 110 000 m² sur les collines d'Abbâs Abâd du côté nord de la ville. L'emplacement de la future librairie s'explique par sa facilité d'accès: le Jardin du livre est tout près de l'artère autoroutière du nord de Téhéran, avec un accès direct à l'autoroute Shahid Haghâni (direction



▲ *Photos du projet du Jardin du livre*

est-ouest) et à quelques minutes à pied de la station de métro Shahid Haghâni sur la ligne 1 (direction nord-sud).

Mais il y a sans doute la question de l'équilibre spatial et des effets de ses voisinages immédiats. Le Jardin du livre se situe à l'est du Musée de la Défense sacrée (1980-1988) et de deux grands parcs Tâleghâni et Ab-o-Atash, reliés depuis 2014 par le magnifique Pol-e Tabiat (Pont de la nature). Il se trouve à l'ouest de la Bibliothèque nationale d'Iran, au sud-est des sièges de l'Académie des sciences et de l'Académie de la langue persane, et enfin au nord-est du Parc des Arts.

Sur ce terrain de 110 000 m², 65 000 m² de bâtiments ont été déjà construits pour équiper le Jardin du livre de 16 grands salons d'exposition de livres (chacun d'une superficie de 2 000 m²), de bâtiments administratifs, d'une grande salle de conférence de 600 places, et de quatre salles de réunion dotée de 150 places chacune. Un studio de radiotélévision et des salles de cours ainsi que des ateliers ont été également construits dans le Jardin du livre. Un grand restaurant, des cafés et des espaces spéciaux pour les enfants et les adolescents complètent ce complexe culturel. Les espaces ouverts du Jardin du livre sont aménagés pour offrir aux visiteurs de nombreux «coins calmes et confortables» pour lire des livres autour d'un lac artificiel.

Dans une interview à l'agence estudiantine ISNA le 9 mai 2016, l'adjoint du maire de Téhéran, M. Issâ Sharifi, a annoncé la fin des travaux de la construction des bâtiments et des installations du Jardin du Livre.[1] Il a insisté sur la nécessité d'un plan d'aménagement global pour les complexes culturels des collines d'Abbâs Abâd, avant de préciser que le Jardin du livre sera capable d'accueillir chaque jour quelque 20 000 visiteurs. Pendant la tenue des grandes expositions culturelles, le Jardin du Livre pourra accueillir chaque jour jusqu'à 500 000 visiteurs.

En dehors des activités événementielles comme expositions et foires du livre, le Jardin du livre organisera pendant chaque saison des expositions thématiques de livres. Le Jardin du livre sera également

> Le projet a été accepté par la Mairie pour plusieurs raisons: équiper la capitale iranienne d'un centre éditorial moderne, améliorer les standards de la production et de la distribution de livres à Téhéran et en Iran, offrir des services spécialisés aux amateurs de livres, organiser des expositions culturelles pendant toute l'année et accueillir la traditionnelle Exposition Internationale du Livre de Téhéran.





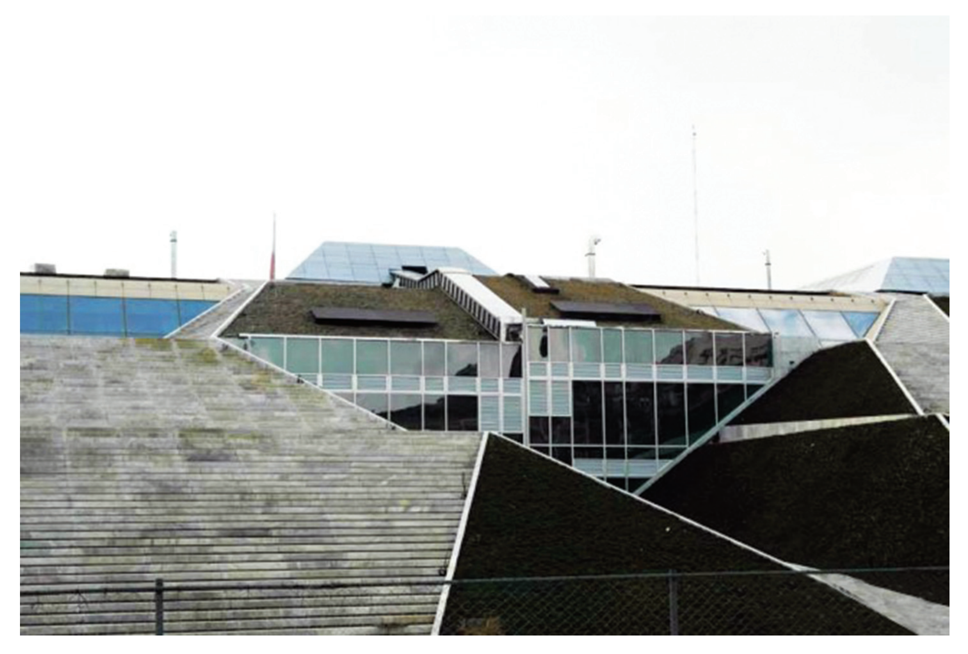
Un grand restaurant, des cafés et des espaces spéciaux pour les enfants et les adolescents complètent ce complexe culturel. Les espaces ouverts du Jardin du livre sont aménagés pour offrir aux visiteurs de nombreux «coins calmes et confortables» pour lire des livres autour d'un lac artificiel.

doté d'un musée de manuscrits, de documents écrits et de l'histoire de l'imprimerie en Iran.

Il y aura dans le Jardin du livre une «clinique de la lecture» qui offrira ses services aux personnes souhaitant un traitement psychologique à travers la lecture. Il s'agit d'une nouvelle branche interdisciplinaire de psychologie et de bibliothéconomie.

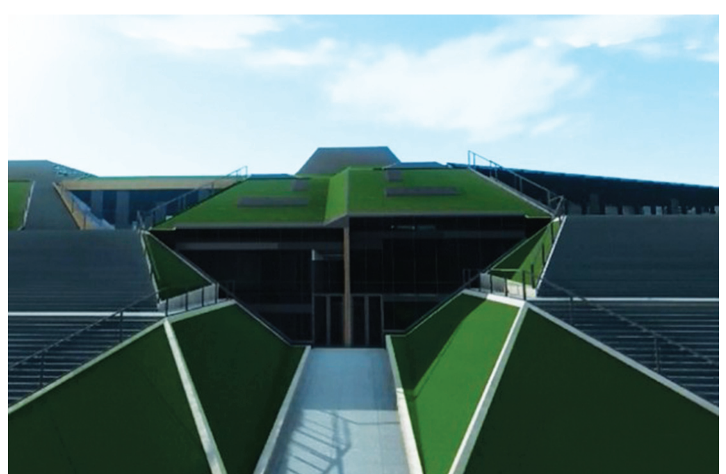
Le Jardin du livre sera la plus grande librairie du monde, mais il jouera aussi un rôle important notamment dans la distribution et la coordination entre les divers acteurs de publication de livres tels que les maisons d'édition, les imprimeries, etc. *«Des ententes de coopération à long terme ont déjà été signées avec toutes les principales maisons d'édition iraniennes. Celles-ci exposeront en permanence leurs ouvrages au Jardin du Livre»* a déclaré M. Mahdi Mohammadi, porte-parole de l'Organisation du patrimoine culturel de la province de Téhéran, dans une

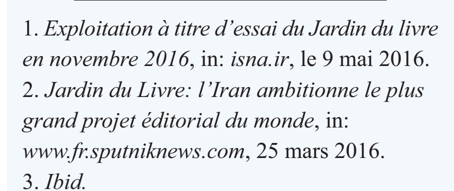




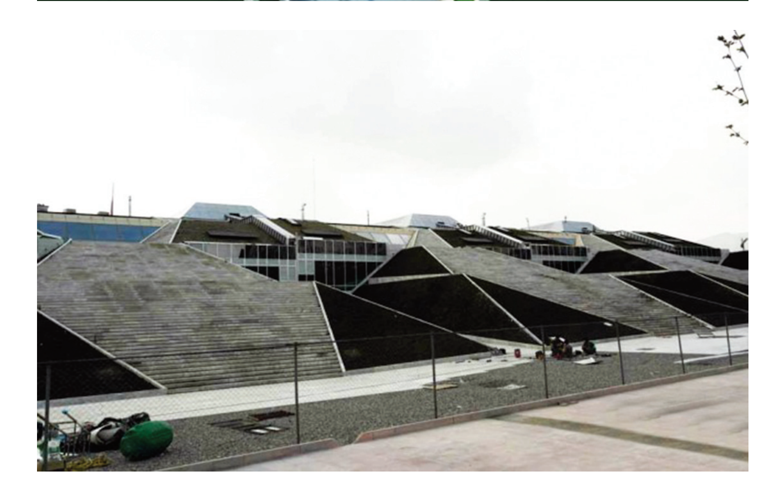
interview à l'agence russe Sputnik.[2] Selon lui, le Jardin du livre de Téhéran n'aurait pas d'équivalent dans le monde. *«A l'heure actuelle, le seul espace capable de rivaliser avec lui est celui utilisé à New York pour accueillir des expositions de livres. Mais même cette comparaison n'est pas pertinente, car les surfaces d'exposition de notre centre seront beaucoup plus importantes »*, a conclu le porte-parole.[3]

Les experts estiment que les activités du Jardin du livre offriront aux maisons d'édition et aux librairies de Téhéran la possibilité de développer leur travail. L'économie du livre en bénéficiera sur divers plans. ■





1. *Exploitation à titre d'essai du Jardin du livre en novembre 2016*, in: *isna.ir*, le 9 mai 2016.
2. *Jardin du Livre: l'Iran ambitionne le plus grand projet éditorial du monde*, in: *www.fr.sputniknews.com*, 25 mars 2016.
3. *Ibid.*



HISTOIRE PRATIQUE DU SECTEUR PETROLIER ET GAZIER IRANIEN

Résumé de la conférence donnée à Paris par Pierre Fabiani, dans les locaux de l'IREMMO (Institut de Recherche et d'Etudes Méditerranée et Moyen-Orient) le 21 janvier 2016

Mireille Ferreira

Clément Therme, membre de l'IREMMO, chercheur associé à l'EHESS et chargé d'enseignement à l'Institut d'études politiques de Paris, introduit cette conférence

Actuellement représentant du GEP (Groupement des entreprises et des professionnels des hydrocarbures et des énergies connexes) qui regroupe aujourd'hui 250 entreprises du secteur parapétrolier, Pierre Fabiani est actif dans le secteur pétrolier depuis 1973. Représentant de la firme pétrolière française Total en Iran de 2004 à 2008, c'est en 1974 qu'il y entreprit son premier voyage.

L'Europe et l'Iran se trouvant aujourd'hui dans une phase de réchauffement des relations, il nous a paru opportun d'organiser une conférence sur le thème du pétrole iranien. Le retour de l'Iran est d'autant plus remarqué qu'il s'agit d'une puissance régionale incontournable liée à l'énergie, des secteurs pétrolier et gazier en particulier. L'Iran dispose, en effet, des premières réserves mondiales de gaz naturel et des quatrièmes réserves mondiales de pétrole. En l'absence de données plus précises, sa production pétrolière est estimée entre 2,8 et 3,4 millions de barils par jour, selon que l'on compte ou non les condensats, [type de pétrole léger, gazeux dans le gisement, qui se condense une fois refroidi]. Les exportations de l'Iran sont estimées à 1,1 million de barils par jour pour le mois de janvier.



▲ *Pierre Fabiani*

L'Iran a annoncé 500 000 barils/jour supplémentaires d'ici à six mois dont 200 000 proviendraient de champs pétroliers partagés avec l'Irak et un million de barils/jour supplémentaires d'exportation d'ici un an dont 700 000 proviendraient des champs partagés. Ces annonces iraniennes



▲*Exploitation du gisement de gaz naturel South Pars*

s'effectuent dans un contexte d'un prix du baril au plus bas depuis 2003, c'est donc un contraste très fort avec 2012, période durant laquelle l'Europe a mis en place un embargo sur le pétrole iranien, entraînant la chute de ses exportations.

Intervention de Pierre Fabiani

L'Iran est le plus ancien pays producteur de pétrole du Moyen Orient, bien avant l'Arabie Saoudite et l'Irak. Le premier champ pétrolier exploité fut en effet celui de Masjed-e Soleimân, situé dans la province du Khouzestân au sud-est de l'Iran, en 1908, alors que les grandes découvertes de l'Irak se situent seulement à partir de 1927, à Kirkouk. Ensuite, ce fut le Koweit, la péninsule arabique, etc. L'Iran est donc un très ancien pays pétrolier qui, à un moment donné, avait la plus grande raffinerie du monde, celle d'Abadan qui traitait 600 000 barils par jour. L'Iran possédait l'intégralité des métiers du pétrole, ce qui n'a pas toujours été le cas des autres pays producteurs. Les Américains ne se sont intéressés au pétrole en dehors de leurs frontières que quand ils ont commencé à en manquer chez eux. Ils ont alors créé des compagnies comme, par exemple, l'Aramco avec l'Arabie Saoudite.

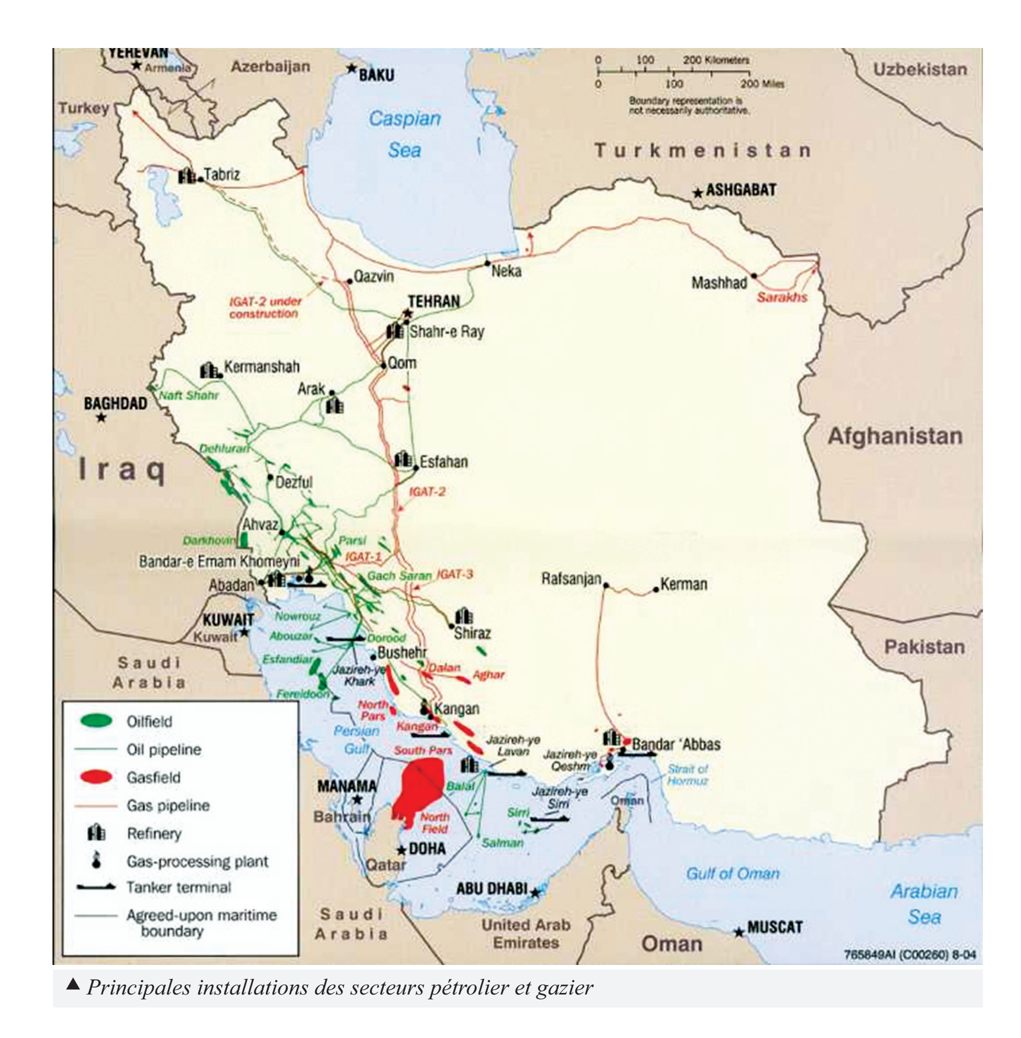
L'Iran est un très ancien pays pétrolier qui, à un moment donné, avait la plus grande raffinerie du monde, celle d'Abadan qui traitait 600 000 barils par jour. L'Iran possédait l'intégralité des métiers du pétrole, ce qui n'a pas toujours été le cas des autres pays producteurs.

En Iran, au début des années 1950, Mossadegh est arrivé au gouvernement

et a, entre autres, établi le principe du monopole de la NIOC (National Iranian Oil Company) en matière de production des hydrocarbures. La CIA et le MI6 ont fomenté alors un coup d'état, évinçant Mossadegh pour rétablir le Shâh sur son trône. En revanche, le principe du monopole de la NIOC n'a pas été remis en question et reste fondamental aujourd'hui.

Pour pouvoir opérer, l'Oil Service Company (OSCO) a été créée

Cette société de services réunissait les fameuses sept sœurs, les grands pétroliers que l'on connait dont Total, la Française des Pétroles à l'époque[1]. On a ainsi réussi, en 1978/79, à produire 6,1 millions de barils/jour, sans tenir compte des condensats, qui n'étaient pas alors produits, puisque le gaz fatal[2] était brulé et que les découvertes de champ de gaz n'étaient pas développées. Aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, on torchait le gaz fatal et, quand un forage trouvait du gaz, le puits était bouché. Heureusement, les pratiques ont évolué. Il faut bien comprendre qu'on produisait déjà six millions de barils à l'époque, mais de brut uniquement. Depuis, les chiffres ont changé de par l'arrivée des condensats, bien qu'ils ne fassent pas partie des quotas OPEP, les



▲ *Principales installations des secteurs pétrolier et gazier*

condensats étant du pétrole fatal de la production de gaz.

La révolution est arrivée et l'OSCO a complètement disparu. On a vu alors le repli sur soi de l'Iran, puis la guerre Iran-Irak, très difficile pour les Iraniens qui ont fait preuve, alors, d'une très grande résilience, réussissant malgré la guerre à continuer de produire et d'exporter du pétrole. Après ces événements, la production avait bien sûr beaucoup baissé et l'Iran a décidé de rouvrir en partie ses portes à l'industrie pétrolière internationale. C'est là que les contrats Buy-Back[3] ont été conçus par Seyed Mehdi Hosseini, Directeur Général Adjoint de la NIOC.

Dans l'Exploration /Production, il y a trois grandes phases: Exploration, Développement, Production.

Les Buy-Back ont, pour la plupart, exclu l'exploration et la production. Ils ne concernaient donc que la partie développement du champ qu'une IOC (Iranian Oil Company) devait réaliser sur place à ses frais, sous la supervision de la NIOC. Quand le champ avait commencé à produire, les clés en étaient données à la NIOC, qui n'a jamais voulu laisser intervenir les IOC dans la production. Ainsi, le premier Buy-Back fut établi en 1995, malgré l'opposition appuyée des Américains, avec la loi d'Amato-Kennedy, qui a causé beaucoup d'ennuis à bien des gens dans le monde[4]. Ensuite, dans la foulée, Total a signé trois autres Buy-Back. D'autres compagnies ont fait de même et, en tout, il y en a eu environ une douzaine.

Mais à chaque fois que le champ était prêt à produire, l'IOC partait, ce qui est une hérésie totale. En effet, les compagnies pétrolières auraient pu apporter leurs vraies valeurs ajoutées, d'abord en exploration mais, surtout, en production. C'est avec le management du champ sur toute sa durée de vie que

> Le premier Buy-Back fut établi en 1995, malgré l'opposition appuyée des Américains, avec la loi d'Amato-Kennedy, qui a causé beaucoup d'ennuis à bien des gens dans le monde. Ensuite, dans la foulée, Total a signé trois autres Buy-Back. D'autres compagnies ont fait de même et, en tout, il y en a eu environ une douzaine.

l'on peut apporter le plus de valeur ajoutée. Nous avons donc vécu cela, puis sont arrivées les nouvelles sanctions dues aux histoires atomiques et tout s'est arrêté. Pendant huit ans, il n'y a plus eu de nouveaux développements en Iran. Des compagnies sont parties, d'autres sont restées, à chacun sa philosophie. Total n'a ainsi quitté l'Iran qu'entre 1979 et 1995.

Durant cette période, l'Iran s'est retrouvé avec des revenus assez bas, sans capacité d'investir. Aujourd'hui, il n'y a plus de liquidités, pas de prêts, l'Iran étant coupé du système bancaire international. Avec les sanctions, personne ne voulait prêter de l'argent à l'Iran. Depuis un an, la levée des sanctions commençant à se mettre en place, l'Iran souhaite attirer les investissements. C'est le contrat IPC, Iranian Petroleum Contract, conçu par Seyed Mehdi Hosseini, qui essaye de rapprocher le contrat de la pratique normale de l'industrie pétrolière internationale. Cette pratique normale, c'est le partage de production. Actuellement, les sanctions contre l'Iran

commencent seulement à être levées. Mais cela va être long, car beaucoup de gens sont intéressés dans le maintien des sanctions, de part et d'autre. Il y a aussi des nationalistes honnêtes en Iran qui considèrent que ce n'est pas bien de rouvrir le secteur pétrolier comme ça. Ailleurs aussi, il y a des gens mécontents de voir l'Iran revenir sur la scène pétrolière internationale.

L'Iran peut-il produire en dessous de 30 dollars?

Bien sûr, peut-être pas partout mais il le peut en grande partie. Certains champs en Iran risquent de souffrir car ils ont subi une augmentation de leurs coûts techniques de production, de par leur vieillissement. L'Iran a tout à fait les moyens de produire à trois ou quatre $ le baril sans problème, dans de nombreux champs, tout comme l'Arabie saoudite ou les Emirats. Quand j'ai commencé mes activités en 1973, le pétrole valait deux $/b. Je crois, de mémoire, que c'est en février 1999 que le pétrole est passé à dix $/b. Ce qui est anormal dans les récents prix du baril, c'est la stabilité incroyable au-dessus de 100 dollars pendant quatre ans. C'est un peu incompréhensible. En tout cas, personnellement, je n'ai pas tout compris.

▲ *Carte de localisation de South Pars*

Le problème de l'Iran est de reprendre sa place sur la scène internationale

Ce n'est pas le bon moment, parce qu'il y a surproduction, même si elle n'est pas énorme, mais avec des effets très importants sur un équilibre très fragile. Avec une surproduction de 2 ou 3 millions de barils/jour, le prix est tombé, à ce jour, à 27 $ le baril, je crois. L'Iran peut produire, son problème est de retrouver ses clients. Retrouver 500 000 barils de plus d'export ne doit pas poser de problème dans les six mois à venir, cela se fera mais il va y avoir des discussions vives sur les prix. Sur les ventes de brut, l'Iran préfère travailler, le plus possible, en direct avec des compagnies pétrolières. Le vrai problème est de se «battre» contre les Saoudiens, l'Irak et d'autres sur le marché du pétrole. En revanche, quand vous voyez des prix du baril à 27 dollars, cela gêne les autres producteurs de pétrole et de gaz. Par exemple, la production des schistes bitumineux coûte 80 dollars, donc aujourd'hui on suspend, c'est simple. Personne ne peut payer 80 dollars pour en récupérer 27. Je suis convaincu que l'Iran a toute sa place à reconquérir

et qu'il y parviendra.

Intérêts et difficultés des entreprises internationales d'investir en Iran

Aujourd'hui, leur problème est d'abord de trouver de nouveaux marchés. Je parle ici des compagnies pétrolières mais aussi des entrepreneurs qui les assistent. Ce qui est à faire en Iran est colossal et il y a du travail partout pour tous. Encore faut-il que ce soit rémunérateur. Nous ne sommes plus dans le même contexte qu'il y a dix ans. Faire des associations pour apporter aux entreprises iraniennes le niveau technologique que l'on connaît à l'extérieur de l'Iran est une clé de notre retour dans ce pays. Dans l'intérêt bien compris des entreprises, il faut travailler ensemble, tout simplement.

Le problème est le financement. L'Iran n'a pas d'argent. Il y a au mieux environ 150 milliards à l'extérieur, mais cela reste très en dessous des besoins de l'Iran. Il faut impérativement que des liquidités soient injectées en Iran même, pour rétablir le niveau de l'industrie tant de la NIOC que des entreprises iraniennes. Il y a un intérêt pour tout le monde à condition que l'argent vienne relancer l'économie. Ce n'est pas simple puisqu'il n'y a pas de système bancaire internationalement opérationnel (SWIFT, …) et qu'il faut faire vite, c'est herculéen ce qu'il y a à faire.

Aujourd'hui, l'Iran propose 50 champs à la coopération, de différentes dimensions et caractéristiques. Je vois mal comment la NIOC va pouvoir mener à bien des négociations sur 50 champs en parallèle, connaissant la passion, les qualités mais, aussi, la rigidité iranienne en la matière. Une telle tâche n'est pas habituelle dans la culture locale et, donc, elle va prendre beaucoup de temps, comme toujours en Iran. D'autant que plusieurs de ces 50 champs vont être mis en appel d'offres.

Je peux vous donner un exemple: quand je suis arrivé en Iran, j'étais dans la salle du Conseil de la NIOC, lors de la signature des contrats Pars LNG/SP11, qui représentaient 7 milliards d'euros. C'était génial pour commencer un nouveau poste. Quand j'ai quitté l'Iran, lors de mon dernier Conseil d'Administration Pars LNG, j'ai fait remarquer que nous avions passé quatre ans à négocier les clauses d'un contrat signé, que je n'avais jamais vécu cela avant et que cela resterait, sans aucun doute, unique dans ma carrière. Il n'y a aucune critique dans ce que je dis, c'est comme ça, c'est une des difficultés de l'Iran. Une autre difficulté est la façon de mettre en œuvre les contrats, qui relève de personnes qui sont à des niveaux où on ne prend pas de décision, mais où on applique de façon rigide et bureaucratique. Tout ce qui est écrit dans le contrat, mais rien d'autre. Ce n'est pas cela notre métier.

> Faire des associations pour apporter aux entreprises iraniennes le niveau technologique que l'on connaît à l'extérieur de l'Iran est une clé de notre retour dans ce pays. Dans l'intérêt bien compris des entreprises, il faut travailler ensemble, tout simplement.

Dans le développement d'un champ, il faut prendre certaines décisions en cours de route. Je vous donnerai un exemple: nous avions un contrat où il fallait faire des forages, puis en regardant plus en détails le réservoir, on s'est rendu compte qu'un des forages tel qu'il était prévu, ne servait à rien. C'est ce qu'on a clairement



▲ *Exploitation offshore du gisement de gaz naturel South Pars*

signalé, mais on a dû le faire quand même, aux frais du client, parce qu'il était contractuel. Rien de grave pour nous puisque nous étions payés par une marge calculée sur les coûts.

Une autre grande difficulté: le travail en équipe, qui n'est pas non plus dans la culture iranienne. Faire travailler ensemble des gens qui veulent tous être le chef, n'est jamais simple. L'éducation iranienne, excellente parce qu'elle est au mérite uniquement, reste trop élitiste. On n'est rien si on n'est pas «PhD» (Docteur es…). En revanche il n'y a pas d'enseignement technique au sens français. Un exemple: l'industrie automobile, Iran Khodro, Saipa, Peugeot, Renault…, a dû monter sa propre école d'enseignement technique pour former les techniciens, chefs d'équipe, etc., absolument essentiels au bon fonctionnement d'une usine, qui ne peut tourner qu'avec des ingénieurs. C'est un problème dans toute l'industrie.

En 2007, le Parlement iranien (Majlis) a décidé qu'il n'y aurait pas plus de 2/3 des diplômes attribués aux femmes. Cela signifie qu'à cette époque déjà à peu près 2/3 des diplômes étaient donnés aux femmes. Du temps du Shâh, les femmes ne pouvaient plus porter de voile à l'université. Pour beaucoup d'entre elles, en particulier celles venant de province ou des classes modestes, c'était culturellement impossible. Elles n'allaient donc pas à l'université. A la révolution, le voile a été rétabli, les femmes sont donc arrivées en plus grand nombre et ont trouvé, à l'université, une grande liberté intellectuelle, elles ont aussi bien travaillé. Par exemple, le résultat effectif sur le champ de traitement de gaz de South Pars a été que 20 % des postes d'ingénieurs et techniciens étaient tenus par des femmes. Je n'ai jamais trouvé cela ailleurs dans le monde. Tout n'était pas simple pour autant, il y eut bien d'autres problèmes, comme la conception d'une tenue de travail pour les employées iraniennes. Cette question de sécurité est de strict bon sens. Il ne peut y avoir ni

vêtement ample, ni de voile près des machines tournantes.

La première difficulté à laquelle les entreprises étrangères se heurtent en Iran, c'est l'attitude des Américains. Si vous avez suivi les épisodes depuis le 14 juillet, date de l'accord de principe de levée des sanctions, on constate un silence assourdissant de ces derniers. L'accord prévoyait que, dès son approbation, qui a eu lieu fin septembre, toutes les compagnies pourraient aller travailler en Iran et commencer à négocier des contrats, sous la réserve d'un article stipulant: «ce contrat sera effectif le jour où les sanctions seront levées». Cependant, les USA l'ont interdit aux sociétés américaines mais l'ont permis aux filiales étrangères de ces sociétés américaines. Bizarre, non? Pourquoi les autres et pas elles, pourquoi les filiales?

Les Américains sont, à mon sens, embarrassés par le nombre et la diversité de leurs sanctions. Par exemple, les Européens ne sont soumis qu'aux sanctions européennes, alors que les USA ont instauré des sanctions fédérales, nationales et locales.

Un autre point très ennuyeux, c'est que les Américains ont appliqué l'extra-territorialité de leurs lois, ce qui est un scandale en soi. Les Américains disent: «Vous avez utilisé le dollar, vous avez fait des choses que l'on trouve tout à fait pendables, vous avez enfreint la loi. C'est très simple, soit vous acceptez l'amende, soit on vous supprime votre licence d'activité aux Etats-Unis.» Par exemple, pour la BNP (Banque Nationale Populaire), les USA représentaient 60% environ de son chiffre d'affaires, elle n'a donc pas hésité et a payé l'amende. Cette attitude des Américains n'est pas correcte, il faudrait que ce problème soit réglé, mais on ne voit pas bien ni comment, ni quand. C'est très inquiétant.

Une autre difficulté pour les investissements en Iran, c'est le Snap-Back: dans les accords du 14 juillet, il y a ce petit codicille qui dit que si l'Iran utilise l'arme nucléaire, une des autres parties de l'accord peut exiger le Snap-Back, c'est-à-dire le retour à la situation antérieure, à savoir les sanctions. Cela représente un frein très important à l'investissement, car quelle compagnie pourrait prendre une décision d'investissement avec une telle épée de Damoclès au-dessus de la tête?

> A la révolution, le voile a été rétabli, les femmes sont donc arrivées en plus grand nombre et ont trouvé, à l'université, une grande liberté intellectuelle, elles ont aussi bien travaillé. Par exemple, le résultat effectif sur le champ de traitement de gaz de South Pars a été que 20 % des postes d'ingénieurs et techniciens étaient tenus par des femmes. Je n'ai jamais trouvé cela ailleurs dans le monde.

Sur la question du prix actuel du baril, nous sommes exactement dans le même scénario qu'à la fin de la guerre Iran-Irak, quand l'Arabie Saoudite a volontairement ouvert les robinets pour casser les prix. Aujourd'hui, pour arriver à un accord entre l'Iran et l'Arabie Saoudite, il faut voir si l'Iran est capable, devant son peuple, de réviser sa politique régionale. Son implication dans la région, que ce soit par exemple en Syrie, en Irak, au Liban, au Yémen, coûte extrêmement cher au peuple iranien qui n'en a pas les moyens. N'oublions pas qu'une baisse de prix d'un dollar le baril à 3 millions

de barils/jour de production de l'Iran coûte un milliard de dollars par année de perte. En fait par rapport aux 100 $ le baril, l'Iran perd, à ce jour, 70 milliards de dollars par an. C'est considérable.

Je reviens à l'histoire du contrat pétrolier qui est une affaire complexe, très difficile à négocier. Pour inciter des sociétés internationales à aller investir dans un pays, il faut laisser davantage de marge à la négociation. Toutes les clauses ne doivent pas être préalablement verrouillées. Une société internationale a aussi besoin d'inscrire des réserves d'hydrocarbures dans ses livres – le fameux «Booking» des réserves. C'est un problème très délicat pour l'Iran, car sa Constitution n'autorise rien de tel. D'autre part, la société internationale veut pouvoir elle-même exporter ses droits à pétrole. Il y a encore, sur ce sujet, un certain nombre d'améliorations à apporter.

Il y a énormément de gaz en Iran, autant qu'en Russie. L'Iran seul pourrait, sur le papier, inonder l'Europe en gaz et y remplacer les Russes, alors que, depuis 25 ans, l'Iran n'a jamais pu concrétiser quoi que ce soit, n'ayant ni canalisation disponible, ni usine de gaz naturel liquéfié. Les exportations d'Iran se font vers la Turquie et l'Arménie, ce qui est négligeable par rapport au potentiel d'export iranien.

Des difficultés d'exploiter les réserves considérables du gaz iranien

Il y a énormément de gaz en Iran, autant qu'en Russie. L'Iran seul pourrait, sur le papier, inonder l'Europe en gaz et y remplacer les Russes, alors que, depuis 25 ans, l'Iran n'a jamais pu concrétiser quoi que ce soit, n'ayant ni canalisation disponible, ni usine de gaz naturel liquéfié. Les exportations d'Iran se font vers la Turquie et l'Arménie, ce qui est négligeable par rapport au potentiel d'export iranien. J'ai participé, par exemple, en 1993 à des études énormes sur l'exportation du gaz iranien et qatari, ensemble, vers le Pakistan et l'Inde. Mais les Américains ont tout fait – j'étais à l'époque à la Banque Mondiale – pour faire cesser les négociations. Ils n'ont même pas permis à la Banque Mondiale de publier l'étude. En fait les Américains voulaient approvisionner le Pakistan et l'Inde par le gaz turkmène. Le Turkménistan vient de mettre sur la table aujourd'hui que les Américains ont en fait négocié avec les Talibans, un petit peu avec l'équipe de Ben Laden, en 1993. Je vous assure que le bureau d'Exxon à Islamabad était bourré de «barbouzes» américaines. Finalement, le Turkménistan vient de proposer 10 milliards de dollars pour financer le pipe-line depuis ses champs gaziers vers le Pakistan et l'Inde. Le Qatar a pris la moitié du marché mondial de gaz liquéfié, en investissant cent milliards de dollars pour en développer la production. Donc, de fait, l'Iran se trouve entièrement encerclé par ses voisins qui ont pris pratiquement le marché mondial du gaz.

Pourquoi n'avons-nous pas fait de raffineries en Iran, alors que nous en avons fait ailleurs, comme en Arabie Saoudite (raffinerie de 400 000b/j sur le golfe Persique)?

C'est d'abord parce que c'est un gros investissement qui ne rapporte que peu. A moins de 27 dollars, les compagnies pétrolières sont effectivement regardantes. Ensuite, les raffineries iraniennes n'étaient





▲ *Plateforme gazière de South Pars*

pas très efficaces. A leur décharge, il y a dix ans, l'essence ne valait que huit cents/litre. Très difficile à ce prix de motiver des raffineurs à optimiser la production ou à investir dans le raffinage. Dès qu'un système est trop subventionné, on ne peut plus générer d'investissements pour l'améliorer. Et tant qu'il y a surproduction, ce n'est pas le meilleur moment pour investir. Néanmoins, les compagnies pétrolières ne travaillent pas à six mois. Il faut de nos jours au moins six années pour rendre un champ pétrolier off-shore opérationnel. J'ai vu autrefois des champs devenir opérationnels en moins d'une année, mais aujourd'hui, il faut énormément plus de temps, vu les normes et les règles d'aujourd'hui. Par ailleurs, je n'ai rien contre les énergies renouvelables mais les énergies fossiles ont encore de beaux jours devant elles. Le plus écologique des scénarios crédibles à 50 ans prévoit quand même des énergies fossiles à 80 % parce que l'on ne saura pas faire moins. L'Iran a très largement diminué les subventions à l'essence, ce qui peut relancer le marché. Je reste optimiste pour l'Iran. ■

---

1. La Société Total - initialement Compagnie Française des Pétroles, qui n'était à l'origine, que moyen-orientale - fut créée en 1924 pour gérer les intérêts de la Deutsche Bank dans la Turkish Petroleum Company, que l'Allemagne avait payés à la France à titre de dommages de la guerre 1914-1918.
2. Le gaz fatal est le gaz associé à une production de pétrole.
3. Buy-Back: contrat de construction des installations de production d'un champ, financée intégralement par le maître d'ouvrage, qui est payé, investissements plus marge, sur la production du champ opérée, elle, par la seule NIOC.
4. La loi d'**Amato-Kennedy**, adoptée par le Congrès américain le 8 août 1996, vise à sanctionner les *États voyous* (*Rogue states*) en raison de leur soutien au terrorisme international, de leur volonté de se procurer des armes de destruction massive et de leur hostilité au processus de paix au Proche-Orient (Note Wikipédia).

Présentation de l'écrivain Farhâd Hassanzâdeh

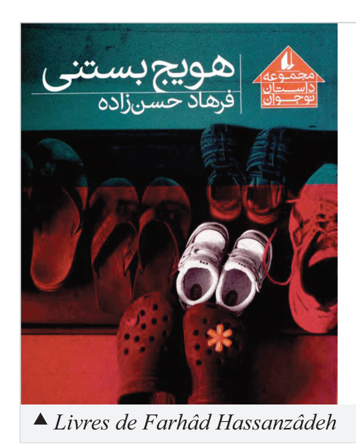
Samirâ Fâzel

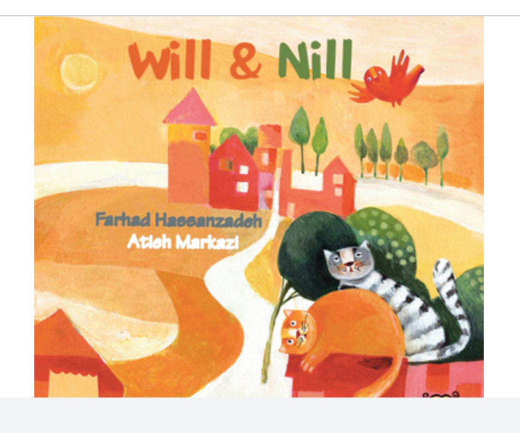
Né le 9 avril 1962 à Âbâdân, dans la province du Khouzestân au sud-ouest de l'Iran, Farhâd Hassanzâdeh est un écrivain et journaliste qui écrit surtout pour un public jeune et adolescent, même s'il est également l'auteur de plusieurs ouvrages destinés aux adultes. Dès sa jeunesse, il commence à composer des nouvelles et des pièces de théâtre. Les années de guerre et son émigration à Téhéran le contraignent à faire une pause de plusieurs années qui contribuent à l'élaboration de son style.

Deux ans après la fin de la guerre, en 1991, il publie son premier livre intitulé *Mâdjarâ-hâye roubâh va zanbour* (Les aventures du renard et de l'abeille), dont il est aussi l'illustrateur. C'est le début d'une carrière qui continue jusqu'à ce jour avec 70 ouvrages publiés, dont des nouvelles, des romans et des biographies. Certains de ses romans et nouvelles ont été traduits en anglais, en chinois et en malais. Certains de ses ouvrages ont aussi été adaptés au cinéma ou en BD.

Hassanzâdeh est membre du Conseil des écrivains pour enfants, et anime la page destinée aux enfants du quotidien au grand tirage *Hamshahri*. Il a été lauréat de trois prix de presse pour ses contributions au monde de l'édition. Il a également été membre du jury de plusieurs festivals de littérature, de film et de théâtre en Iran. Depuis 1995, il a remporté une trentaine de prix nationaux pour ses œuvres majeures telles que *Hasti* (L'existence, éditions Kânoun, 2010), *Aqrab-hâye keshti-e Bambak* (Les scorpions du navire Bambak, éditions Ofoq, 2009), ou encore *Hayât khalvat* (L'arrière-cour, éditions Qoqnûs, 2003). Signalons qu'il est également l'un des principaux fondateurs de l'atelier littéraire pour enfants et adolescents: l'«Écriture créative pour les enfants».

Hasti (L'existence), qui est en quelque sorte le chef-d'œuvre de Hassanzâdeh, est un roman en quatre chapitres de 264 pages. Plutôt destiné aux adolescents, il peut également toucher un public adulte, l'ambiance nostalgique du livre pouvant leur rappeler de nombreux souvenirs. *Hasti* est en quelque sorte l'histoire de la vie de son auteur. Il y raconte la vie de la petite Hasti et de son père sur fond de guerre. Hasti n'aime pas vivre comme les autres filles de son âge. Elle préfère les métiers qui sont généralement destinés aux garçons: elle souhaite par exemple devenir chauffeur de camion, pilote ou gardien de but de l'équipe de football Sanat-e Naft-e Abâdân[1]. Or, la guerre et les événements qui s'ensuivent modifient la vision du monde de Hasti. Elle grandit dans des conditions de vie difficiles, et apprend au fil du temps qu'une fille peut être aussi forte qu'un



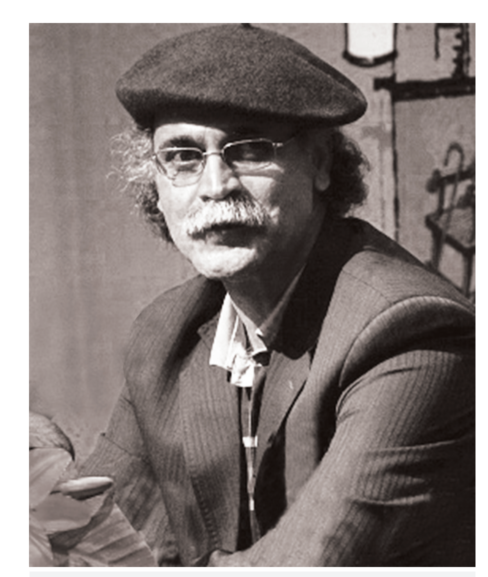




▲ *Livres de Farhâd Hassanzâdeh*

garçon face aux difficultés de la vie. Ces difficultés la font grandir, et le livre se clôt sur une jeune fille devenue solide et résistante, qui sait faire face aux circonstances les plus dures et régler les problèmes inattendus qui jalonnent la vie. L'histoire racontée dans ce livre et les aventures de Hasti sont si authentiques qu'il apparaît au lecteur que l'écrivain les a lui-même vécues aux côtés de la petite Hasti. Voici un extrait du premier chapitre de ce roman: "*Mon regard s'est attardé sur une poupée accrochée à un fil jaune devant le rétroviseur. Je détestais la poupée, surtout ses longs cheveux qui lui arrivaient à la cheville. Je n'ai jamais aimé les poupées. J'ai toujours détesté ces bêtises et les poupées. J'ai baissé la tête pour ne pas la voir. Au milieu du boulevard, juste en face de l'hôpital, des garçons jouaient au ballon. Quelle joie cela aurait été, si papa n'avait pas été là et que je ne m'étais pas cassé la main! J'aurai bien joué au foot avec eux.*" Ce roman a été traduit en anglais et a remporté plusieurs prix, dont la plaque d'argent de «La tortue volante»[2] et celle du Conseil du Livre pour enfants. Cet ouvrage a aussi été lauréat de l'Institut pour le développement intellectuel des enfants et adolescents en 2012.

Le dernier recueil de nouvelles de Hassanzâdeh contient dix nouvelles satiriques à thématique sociale. Il s'agit de "Film-e tarsnâk" (Film d'horreur), "Ta'tilât dar Farânseh va homeh" (Les vacances en France et en banlieue), "Foqarâ, rofaqâ, va tchand tchiz-e koutchoulou" (Les pauvres, les amis et quelques petites choses), "Barq-e haghighat" (L'éclat de la vérité), "Bâbâ leng derâz-e azizam" (Mon cher papa longues jambes), "Ashraf-e makhlouqât dar qabrestân-e didjitâli" (La plus noble des créatures dans le cimetière digital),



▲ *Farhâd Hassanzâdeh*

Farhâd Hassanzâdeh est un écrivain majeur mais aussi un analyste précis de la société iranienne actuelle et des différentes tendances qui la traversent.

"Hâfez online" (Hafiz en ligne), "Moshtarak mored-e nazar qash kardeh" (L'abonné s'est évanoui), "Doust kilou'i tchand?" (Combien le kilo d'ami?) et "Havidj bastani" (La glace à la carotte). Les nouvelles de ce livre, racontées dans un style très simple, s'inspirent des événements quotidiens qui jalonnent l'existence de l'homme moderne et encouragent les adolescents à réfléchir aux nouveaux phénomènes qui apparaissent autour d'eux. Dans ce sens, Farhâd Hassanzâdeh est un écrivain majeur mais aussi un analyste précis de la société iranienne actuelle et des différentes tendances qui la traversent. ■

---

1. «L'industrie du pétrole d'Abâdân», le nom de l'équipe du football de cette ville.
2. *Lakposht-e Parandeh,* il s'agit de la liste des ouvrages établie en collaboration avec Shahr-e Ketâb et le magazine d'étude sur la littérature pour enfants.

Nouvelles sacrées (XXXI)
L'opération Ramadan

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Photos: l'opération Ramadan*

Suite à la prise de la ville de Khorramshahr, Saddam Hussein tente de mettre fin à la guerre sous prétexte de vastes assauts sionistes contre le Liban. Le fait est que l'Irak a des ambitions territoriales au départ relativement simples quant à l'Iran – il s'agit d'occuper et d'annexer les plus importantes zones gazo-pétrolières iraniennes -, objectif que Saddam estime atteignable à la victoire de la Révolution islamique et la désorganisation notamment de l'armée iranienne. Ainsi, l'objectif territorial de Saddam est atteint avec la conquête de Khorramshahr.

Mais les Iraniens résistent et la guerre continue. Entre autres, les Iraniens décident de répondre à l'occupation irakienne avec une opération visant à pénétrer à l'intérieur de l'Irak pour ensuite prendre le contrôle d'une région irakienne. Il s'agit de l'opération Ramadan, accomplie conjointement par les forces de l'armée et du Sepâh.

Selon la carte d'opération, le but est de franchir la frontière pour ensuite s'infiltrer dans les terres irakiennes et s'emparer d'une région triangulaire limitrophe de Bassora d'une superficie de 1600 km2. Du point de vue géographique, cette région est fermée par Koushk et Talâyieh au nord, la rivière Arvand à l'ouest et les frontières de Shalamtcheh à l'est. La région est fortement défendue par l'armée irakienne, et plusieurs lignes défensives y sont déployées. Le 14 juillet 1982, l'opération Ramadan est lancée à partir de quatre axes et en cinq étapes.

Dans la première phase, dix brigades et deux troupes terrestres sont engagées; dans l'axe sud, les combattants parviennent à briser les lignes défensives de l'ennemi pour s'avancer jusqu'à la rivière Katibân. En outre, ils arrivent à conquérir la base 9 de l'armée blindée irakienne déjà installée dans cette région. Cependant, les succès ne sont pas aussi grands dans

les trois autres axes: l'avancée des unités opérationnelles vers les objectifs prévus est difficile à cause des embuscades tendues par l'armée ennemie.

Dans la deuxième phase, l'opération est lancée le 16 août 1982. Durant cette phase, les attaques sont lancées à partir de l'axe sud, mais l'armée iranienne ne parvient pas à son objectif principal. Cinq jours plus tard, on entre dans la troisième phase qui débute à partir de la gendarmerie de Zeyd. Durant cette phase, les Iraniens parviennent à atteindre les objectifs prévus: ils brisent toutes les lignes défensives de l'ennemi et prennent le contrôle d'une région de plus de 180 km2. En outre, ils arrivent à détruire plus de 700 chars et véhicules irakiens. Dans la quatrième phase, les attaques débutent le 23 août 1982. Celles lancées à partir de la zone opérationnelle de Shalamtcheh restent inachevées à cause de la défense acharnée des forces ennemies installées dans cette région.

Le 28 août 1982, la phase finale est lancée à partir d'une région située au voisinage de la citadelle frontalière irakienne. Dès le commencement des attaques, les victoires sont considérables: les forces iraniennes arrivent à franchir les lignes défensives et à établir leurs positions dans une vaste étendue de territoires irakiens à l'est de Bassora. Selon les données statistiques concernant cette opération, plus de 1100 chars et véhicules militaires sont anéantis; en outre, plus de 8700 soldats de l'armée irakienne sont tués ou blessés.

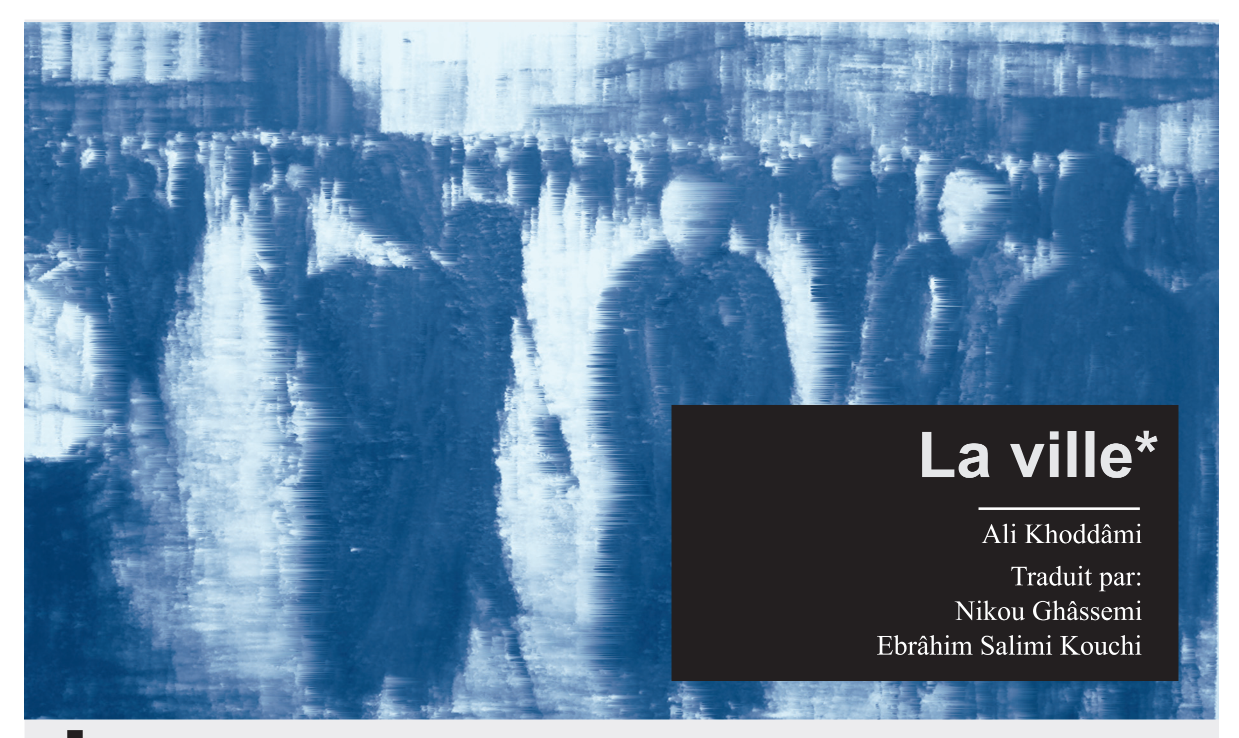
Avec l'accomplissement de cette opération, l'Iran assure sa suprématie à la fois politique et militaire. Cependant, d'après les experts militaires, l'opération Ramadan est à la fois une victoire et un échec pour l'armée iranienne. Une victoire, car l'Iran parvient à pénétrer rapidement et relativement loin - 30 km - dans les territoires irakiens. En outre, ils imposent d'importantes pertes à l'armée irakienne. Mais selon une autre perspective, cette opération est un échec car les troupes opérationnelles iraniennes n'arrivent pas à atteindre l'objectif principal: s'avancer au moins jusqu'aux portes de Bassora afin d'insécuriser la ville. En outre, dès l'arrivée des troupes iraniennes sur les terres d'Irak, l'armée de ce pays lance de vastes contre-offensives afin de mettre fin à la présence militaire iranienne en Irak. De ce fait, les Iraniens sont contraints de quitter leurs positions et de se replier. ■





Source:

- Amiriân, Mohammad, *Seyri dar târikh-e djang-e Irân-Arâgh* (Aperçu sur l'histoire de la guerre Iran-Irak), 5 vol., Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.



La ville*

Ali Khoddâmi

Traduit par:
Nikou Ghâssemi
Ebrâhim Salimi Kouchi

Le soleil brûlant du sud avait réchauffé la terre. A perte de vue, il y avait le désert. Ni village, ni arbre, ni verdure.

Une vapeur chaude s'élevait de la terre. La chaleur du soleil étouffait l'homme. Djâber jeta un coup d'œil au ciel. La lumière du soleil brûla ses yeux irrités par la sueur qui s'y glissait. Il baissa la tête.

Frottant ses yeux de ses doigts noirs et calleux, il cria une nouvelle fois à son âne avec fureur et indignation:

- Bon sang! C'est encore le matin, mais on brûle…

Hamdân, perché sur le sac de blé, scrutait la plaine et le chemin étroit et poussiéreux.

Parfois, un villageois, sur son âne ou à pied, les croisait. Des troupeaux de moutons parsemaient la plaine chaude et les flancs des collines; peut-être mordaient-ils des chardons. La plaine, stérile, avait malgré tout de quoi nourrir quelques troupeaux.

Ce jour-là, Hamdân, pleurant et gémissant, avait réussi à convaincre son père de l'emmener en ville. Normalement, quand Djâber allait en ville, l'enfant s'asseyait à l'ombre d'une cabane et scrutait la plaine vide et immense. Parfois, il se pelotonnait pendant des heures derrière le mur et attendait son père avec un regard fatigué mais impatient. Quand il le voyait de loin, il se levait précipitamment et l'accueillait en courant au-devant de lui. Ce dernier lui apportait toujours un gâteau et parfois un peu de chocolat.

Les enfants qui étaient allés à la ville avaient tellement parlé de grands magasins, des voitures colorées et de mille merveilles que Hamdân s'était entiché de la ville. Il désirait y aller, ne fût-ce qu'une fois. Quand il était seul, il pensait toujours à la ville, s'absorbant dans des rêveries sans fin. Le jour où son père voulut s'y rendre pour se procurer de la farine, l'enfant le supplia tellement que Djâber capitula. Emmener l'enfant de six ans était difficile pour Djâber. La route était longue entre leur village et la ville.

Hamdân, avec son corps décharné, maigre et noirâtre, était juché sur le sac de blé, si absorbé par sa douce imagination et ses rêves enfantins qu'il était insensible à la chaleur. Son cœur battait impatiemment et il délibérait en lui-même en se

disant: «Si mon père m'achète une paire de ces chaussures-là, je ne lui demanderai rien dorénavant. Même, je ne demanderai plus de gâteaux ni de chocolat. Je le lui avais dit plusieurs fois, mais il a prétexté avoir oublié. Aujourd'hui, je le lui rappellerai et, sûrement, il me les achètera».

Il regarda ses pieds noirs et sales et s'émut en imaginant qu'il aurait des chaussures dans quelques minutes; un sourire apparut sur ses lèvres gercées par la soif…

Djâber, épuisé et souffrant dans la chaleur, vociféra encore contre son âne qui avançait avec peine, lourdement chargé par le sac de blé. Il regarda derrière lui. On ne voyait rien. Le soleil brillait avec cruauté et constance, comme s'il absorbait la vitalité de la terre. Djâber se lécha les lèvres et cracha. Fatigué et transpirant, il suivait l'âne. Comme si le chemin n'avait pas de fin. Le désert était sec et assoiffé. La plante de ses pieds brûlait de chaleur. Il marmonna: «J'ai tellement envie d'une goutte d'eau, ce chemin est sans fin, mes pieds sont en train de griller dans cette chaleur…»

Hamdân ne sentait pas la chaleur. Il contemplait la vaste plaine étendue avec enthousiasme. Il n'était ni épuisé, ni assoiffé. Il ne sentait et ne voyait rien sauf la ville, ses jolis grands magasins, ses voitures et aussi les chaussures rouges d'un homme portant un sac, que Hamdân avait vu pour la première fois, lorsqu'il était venu au village pour y apporter des comprimés et des médicaments. Il parlait avec son père sans tourner la tête:

-Papa, tu m'achèteras des chaussures? Les mêmes chaussures rouges que tu m'as promises?

Djâber ne dit rien. Il fixa les yeux sur l'horizon et inspira profondément…

Enfin, la ville se profila au loin. Le cœur de Hamdân trembla. Comme s'il voulait voler. Il sauta pour bondir de l'âne. Il se sentait une nouvelle force. Courant devant Djâber, il gambadait.

Djâber alla d'abord à l'usine de farine. Il déchargea le grand sac de l'âne et après l'avoir attaché dans un coin, il attendit son tour, tout en mettant de côté un peu de blé qu'il rapporta à un vieux marchand qui avait étalé son éventaire à côté de la rue, près de l'usine. Le vieillard prit le blé qu'il rajouta à l'amas qu'il avait et lui donna un billet de cinq tomans et quelques pièces. Pendant ce temps, Hamdân, assis dans un coin, attendait. Il y avait une grande clameur dans son cœur. Djâber retourna de nouveau à l'usine. Quand son tour arriva, il fit moudre le blé. Et puis après avoir payé l'ouvrier meunier, il glissa le reste de l'argent dans sa poche. Prenant la main de Hamdân, il alla ensuite vers le bazar…

Il y avait foule. Hamdân, ébahi par tant de bruits, par le brouhaha des gens et le chant des colporteurs, suivait Djâber. Tout était neuf et attirant pour lui. Il ne pensait pas que la ville était si grande et bruyante. Il voulait s'y perdre pendant des heures.

Il aurait aimé tout acheter: les belles chaussures, les vêtements neufs et multicolores, les grands cerfs-volants, les pâtisseries, le chocolat, et il voulait monter dans l'une de ces grandes voitures.

Djâber, ignorant le tumulte intérieur de Hamdân, avait pris sa petite main et cherchait la droguerie.

- Pardon… Savez-vous où est la droguerie de Mashhadi[1] Safar Ali? Je veux acheter un médicament pour les bronches…

Enfin, il la trouva:

- Mashhadi, je veux un médicament pour les bronches, ma femme ne peut plus dormir de douleur…

Mashhadi Safarali enveloppa les médicaments dans un papier et les lui donna. Djâber le paya et s'en alla. S'arrêtant devant une boulangerie, il acheta quelques pains chauds, puis il continua vers l'épicerie, où il acheta du *halvâ*[2].

Dans le brouhaha du bazar, il s'assit dans un coin et étala sa grande serviette sale sur la terre. Déposant le pain et le *halvâ* au centre de la serviette, il fit signe à Hamdân de s'asseoir.

L'odeur appétissante du pain chaud fit trembler le cœur de ce dernier. Il s'assit à côté de son père et commença à manger avec avidité. Tout en mâchant, il regardait autour de lui. La foule était nombreuse. Personne ne faisait attention à eux. Le brouhaha du bazar l'intéressait et l'effrayait à la fois. Après s'être rassasiés, ils se levèrent. Djâber secoua la serviette vide et la remit dans sa poche, puis il reprit la main de Hamdân et ils recommencèrent à marcher. Ils passèrent devant un kebâb. Ils venaient de manger, mais l'odeur du *kabâb* était si appétissante! Hamdân tremblait d'excitation et d'enthousiasme. Il pensait que son père irait vers le magasin de chaussures, mais quand il comprit que son père passait devant les magasins sans y prêter attention, il pensa qu'il avait encore oublié de lui acheter des chaussures. Il tira la main de Djâber:

-Papa, où vas-tu? Tu ne m'avais pas promis de m'acheter les chaussures rouges? Est-ce que tu as oublié dès qu'on est arrivé?

Djâber se tourna vers lui avec un regard anxieux, honteux:

-Pourquoi veux-tu des chaussures? Tu as mangé du pain et du *halvâ,* et je t'achèterai aussi des crêpes…

- Tu m'avais dit toi-même que tu m'achèterais des chaussures. Je ne veux qu'une paire de celles qui sont rouges. Je ne viendrais plus à la ville; seulement, achète-moi les chaussures. Je ne t'accompagnerai plus…

Djâber, désemparé, essaya de retirer sa main. La chaleur et la fatigue l'avaient épuisé:

- Je n'ai pas assez d'argent aujourd'hui. Je te les achèterai une autre fois, allons-y... Ta mère est malade, il faut qu'on rentre à la maison.

Hamdân connaissait bien le tempérament de son père, il savait qu'il était bourru et colérique, mais la perspective de posséder enfin des chaussures lui donnait de l'audace. Il se mit à pleurer. Djâber le traînait avec impatience. Le doux monde imaginaire de Hamdân s'était effondré. Il ne s'attendait pas à ce manquement de la part de son père. Il avait attendu des jours et des jours cet instant, mais cette attente n'avait débouché que sur son père passant avec indifférence devant les magasins. L'enfant suffoquait de sanglots, et pleurer à chaudes larmes ne le calmait pas. Ils arrivèrent devant un grand magasin rempli de jolies chaussures multicolores.



Hamdân ne pouvait plus attendre, et s'étendant par terre devant le magasin, il força son père à s'arrêter en tirant sur sa chemise. Ce dernier essaya de le convaincre, en lui faisant mille fausses promesses, mais Hamdân ne pouvait pas accepter que son père n'eût pas d'argent. Comme tous les enfants, il croyait vraiment en son père. Djâber, en colère et soupirant, regarda autour de lui. Dans le bruit et l'agitation de la foule, personne ne les voyait. Son cœur se serra soudainement. Il sentait un lourd fardeau sur ses épaules. Sa poitrine brûlait. Il ne savait pas comment faire comprendre sa pauvreté et le manque d'argent à Hamdân. Il chuchota en gémissant:

- Ô si j'avais de l'argent, juste pour un instant…

Il était perdu et désespéré, et il se maudissait d'avoir emmené Hamdân. Il ne pensait pas que les choses prendraient cette tournure. Il se sentait humilié. Tout son corps brûlait de honte et de mépris. A petits pas hésitants, il alla vers le magasin. Il savait qu'il n'avait pas d'argent. Il savait bien qu'en ville, on ne le connaissait pas et qu'on ne lui ferait pas crédit, mais la tendresse et l'amour paternel le poussaient. Une paire de petites chaussures rouges attira son attention. Timidement, il demanda leur prix. Un sourire bienheureux éclaira le visage de Hamdân, brûlé de chaleur. C'étaient exactement les mêmes chaussures qu'il avait portées plusieurs fois dans son imagination. Il les toucha avec enthousiasme et gaieté. Il ne se fatiguait pas de les contempler.

Djâber regardait les chaussures, confus, étourdi.

- Pardon monsieur, combien coûte cette paire?

Le cordonnier sourit et le dévisagea:

-Il n'y a pas de quoi, elle est à 40 tomans…

Djâber trembla. Il lui restait seulement deux tomans. Il balbutia d'abord mais se reprenant, il mit toute sa fierté dans sa supplique:

-Monsieur je n'ai pas d'argent avec moi, et mon enfant insiste pour que je lui achète ces chaussures; c'est la première fois qu'il vient en ville. Vendez-moi cette paire et je vous promets de vous payer très bientôt.

Etonné d'abord, en colère ensuite, le vendeur ricana de mépris et reprit les chaussures que Hamdân tenait à la main:

-Va-t'en, espèce de fou, et éloigne ton enfant d'ici. Tu n'es pas correct.

Stupéfait, Hamdân regarda les chaussures avec regret et incrédulité. Son enthousiasme et les images colorées que son imagination avait faites disparurent à l'instant. Il fixa le vendeur d'un regard enflammé, un regard qui aurait pu faire fondre l'acier.

Djâber, profondément humilié, prit la main de l'enfant et le tira hors du magasin. Il voulait que la terre s'entrouvrît et l'engloutît. Il savait que le vendeur n'accepterait pas sa parole et qu'il ne servait à rien de discuter, mais il avait promis tant de choses à Hamdân et maintenant…

Hamdân recommençait à se lamenter. Il avait vu les chaussures de ses propres yeux et résistait à son père de toutes ses forces. Pour lui, le manque d'argent n'avait aucun sens. Djâber enragea. Il oublia tout: la tendresse et l'amour paternel, la pitié, la compassion et même sa patience innée…

Sa main forte et calleuse se leva et gifla la joue brûlée de Hamdân, suivit une flopée de coups et d'insultes contre le monde entier.

Comme s'il voulait se libérer de tous ses problèmes sur un être faible et impuissant qui n'en savait rien. Djâber n'acceptait pas l'humiliation, mais ici il ne voulait pas se bagarrer avec le vendeur. La pauvreté était quelque chose d'ordinaire et de prédestiné pour lui.



Hamdân se tordait de douleur et gémissait. Des badauds firent cercle autour d'eux:

- Ce paysan fou est en train de tuer son enfant…

- C'est dément, ces péquenots aiment leurs clebs plus que leurs enfants.

- Quel animal, faire ça à son enfant…

Djâber n'entendait rien. Il tira Hamdân par la main et se libéra de l'infernal cercle…

Le soleil était encore torride et ardent et brûlait tout.

La plaine brûlée de chaleur était encore vide et morne. Djâber suivait l'âne.

Il ne sentait pas la chaleur du soleil. Les gouttes de sueur se mêlaient aux larmes et trempaient son visage.

Silencieux et assoiffé, Hamdân, juché sur le sac de farine de blé, contemplait la plaine… le désert et le soleil n'avaient plus de beauté à ses yeux.

Les cabanons rustiques semblaient, de loin, des points noirs tatoués sur le sein de la plaine. La plaine triste et honteuse…

Hamdân détestait la ville et les citadins… ■

---

* Khoddâmi, Ali, *Ghesseh-hâye Jonoubi* (Les contes du sud). Téhéran, Negâh, 1391 (2012).

1. Titre donné à celui qui a fait un pèlerinage à la ville de Mashhad, lieu où repose l'Imâm Rezâ, le huitième Imâm des chiites.

2. Pâtisserie à base de farine, de beurre fondu, et de sucre ou de miel.

LECTURE POESIE

Alzheimer

Khalid El Morabethi*

Alzheimer fait le tour de la table
Entièrement nu et avant de se laver le visage,
Car il hait sa nature, ses vêtements et les anniversaires, il ne voudrait pas savoir son âge,

Alzheimer veut être piano,
Non pas un vieil homme méchant mais piano,
Non pas un grand-père qui attend son petit déjeuner mais piano,
Non pas un grand-père qui attend un coup de fil de sa fille mais piano,
Non pas le chaos mais piano,
Juste pour savoir ce qui se passera quand monsieur noir jouera la première note,
Juste pour savoir si la mort l'aime,
Juste pour savoir s'il est proche de l'idéal,
Juste pour savoir s'il peut encore avoir mal.
Alzheimer fait le tour de la table,
Sa femme lui dit qu'elle peut le laisser comme un sac,
Qu'elle peut le jeter comme une pierre au bord du lac,
Si elle le tue, elle serait seule, pensait-elle,
Si elle se tue, il serait seul, pensait-elle.
Les sourires tombent,
Les regards tombent,
Les mots tombent,
La pluie tombe
Étrangement,
Lentement,
La mémoire tombe,
La salive tombe,
Une idée tombe,
Une autre feuille d'un arbre tombe
Étrangement,
Lentement,
Avec une telle beauté,
Alzheimer pense que s'il devient piano, le temps va s'arrêter,
Il pense que s'il devient piano, les cris de sa ténébreuse vont s'arrêter,
S'il devient entièrement piano, la douleur du cancer va s'arrêter,
Les battements inutiles vont s'arrêter,
Maudit cœur…
Maudite fleur,
Belle mais angoissante,
Elle est belle mais elle donne ce sentiment de haine, ce sentiment de honte,
Maudit cœur…
Maudite fleur,
Maudit miroir,
Sale tête, disait-il,
Il veut avoir une nouvelle tête,
Il veut être piano protégé par une bête
Maudite image,
Maudit stylo, maudites pages.
Alzheimer fait le tour de lui-même
Il dit: ''Je ne veux pas m'enfermer dans une tombe et qu'on annonce ma mort''
Il veut être piano, bien caché tout au fond de la mer, comme un trésor. ■

---

*Maroc / Oujda
Poème mis à la disposition de la Revue par l'auteur

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
1 an 40 000 tomans	Adresse آدرس
6 mois 20 000 tomans	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

1 an 170 000 tomans — 6 mois 85 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

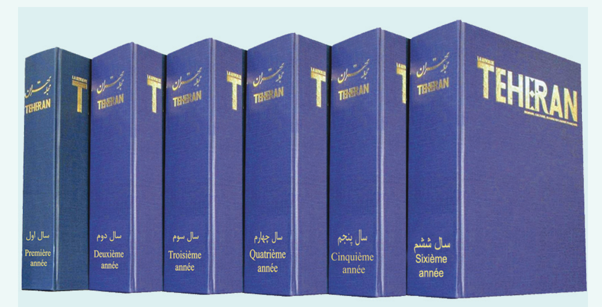
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-seize premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم، هفتم و هشتم
رُوو دو تهران شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژِیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Temple d'Anâhid à Kangâvar, province de Kermânshâh, gravure d'Eugène Flandin, 1851



شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۲۸، تیر ۱۳۹۵، سال یازدهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir